Agnès Richomme

MARIE-LOUISE TRICHET

PREMIÈRE FILLE DE LA SAGESSE



FLEURUS

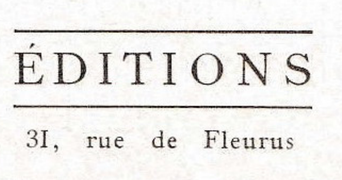
COLLECTION « BELLES HISTOIRES ET BELLES VIES »

AGNÈS RICHOMME

MARIE-LOUISE TRICHET

FONDATRICE DE LA CONGRÉGATION DES FILLES DE LA SAGESSE

ILLUSTRATIONS
DE ROBERT RIGOT




ÉDITIONS FLEURUS
3I, rue de Fleurus Paris (VIe)

Préface

Voici une belle page d'évangile !

Elle s'exprime dans l'histoire d'une vaillante d'il y a deux siècles et demi : MARIE-LOUISE TRICHET.

Cette histoire est toute simple : une âme croit à l'Amour et pense que la vie n'a pas de sens si elle n'est réponse totale à cet Amour.

Le 7 mai 1684, Marie-Louise Trichet reçut, à Poitiers, le don de la vie et du baptême. Quatrième d'une famille nombreuse, elle est une de la maisonnée. Pieuse, travailleuse, on la remarquerait à peine parmi les autres, si sa mère ne la trouvait trop calme et son père, intuitif, n'ajoutait : « Dieu fera de grandes choses par cette petite ! »

Elle aime les pauvres. A peine peut-elle sortir toute seule qu'elle s'en va dans les taudis et les grottes des faubourgs de Poitiers pour voir s'il n'y a pas quelque misère à soulager. A 17 ans, elle consacre une partie de son temps au soin des pauvres de l'hôpital général. Cet hôpital est une « maison de pauvres » où l'on rassemble les malheureux de tous âges et de toutes conditions, qui n'ont ni maison, ni moyens d'existence.

A 18 ans, elle rencontre dans ce milieu un prêtre qui prêche des missions : **Louis-Marie Grignion de Montfort.** Ce prêtre prie si bien et se montre si bon pour les malheureux qu'un jour, après sa messe à l'hôpital, les pauvres le retiennent pour eux.

Marie-Louise comprend que le prêtre est le guide qui l'aidera à faire de sa vie une offrande joyeuse et totale à Celui qui l'appelle depuis son enfance. Mme Trichet en est effrayée : « J'ai appris que tu vas te confesser à ce prêtre de l'hôpital : tu deviendras folle comme lui... »

Pouvait-il en être autrement ? Marie-Louise apprendra de ce prêtre la folie de la sagesse et de la croix. Elle apprendra à rechercher tous les jours de sa vie et à travers toutes ses activités cette Sagesse sur laquelle Montfort a réfléchi longuement, en méditant la Sainte Écriture et qu'il a identifiée à la « Sagesse Éternelle », incarnée en Jésus, Fils de Dieu. Pour Louis-Marie et pour sa disciple fidèle, acquérir la sagesse, c'est, suivant l'expression de saint Paul : « devenir un autre Christ ».

Le bien ne s'enferme pas dans les cœurs, pas plus qu'il ne s'enferme dans un hôpital. Autour de ces deux âmes privilégiées se groupent sans effort les plus ferventes des malades et des infirmes. On se réunit pour prier et réfléchir ensemble, pour concerter quelques initiatives de bien. Sur la porte du local des réunions, Montfort fixe une pancarte : « LA SAGESSE. » Dans la salle, domine une grande croix de bois, avec les monogrammes de Jésus et de Marie : « La Sagesse est la croix et la croix est la Sagesse. »

En 1715, quelques mois avant la mort de Louis-Marie, les membres du groupe ne seront plus les mêmes; mais l'esprit d'humilité, de charité, de service n'aura pas changé. Et Montfort pourra s'écrier prophétiquement devant l'institut constitué : « Oh ! mes chères filles, que Dieu me fait connaître en ce moment de grandes choses. Je vois dans l'avenir une pépinière de Filles de la Sagesse... »

... Les Filles de la Sagesse étaient quelques dizaines à la mort de Marie-Louise de Jésus, le 28 avril 1759. Elles sont aujourd'hui quelques milliers et aux quatre coins du monde : enseignantes, infirmières en hôpital, soignantes à domicile, catéchistes, missionnaires... Aujourd'hui, comme hier, les Filles de la Sagesse, sur les pas de leurs chefs de file, voudraient être les témoins authentiques de l'évangile et de l'amour de Jésus-Christ : dans la simplicité, la charité, la fidélité à la consécration totale à Jésus par Marie...

On saura gré à **Mademoiselle Agnès Richomme** de nous avoir dit tout cela si simplement et si agréablement. Histoire simple comme l'évangile ! Enfants, jeunes et grandes personnes lisez cette histoire : elle peut aider la vôtre à être plus belle...

Marcel GENDROT, s.m.m.,
Supérieur général.





1 Poitiers, 2 août 1678. Les badauds regardent passer un cortège nuptial : Julien Trichet, fils d'un huissier de Fontenay-le-Comte, épouse Françoise Lecoq, fille d'un maître-teinturier originaire de Caen. La mariée est toute jeune : dix-huit ans. C'est une jolie brune au teint mat, d'un tempérament nerveux et facilement autoritaire. Julien, au contraire, est un homme pacifique. Ses yeux bleus reflètent une grande bonté et ses lèvres sourient sans effort. En somme, deux natures différentes, mais qui se complètent très bien.

2 Après de bonnes études de droit, Julien Trichet est devenu ce qu'on appelle alors Procureur, fonction qui équivaut aujourd'hui à celle d'avoué. Cette situation ne lui donnera jamais de grands moyens financiers, car il y a trop d'hommes de loi en France à cette époque, ce qui réduit la clientèle de chacun. D'autant que, foncièrement honnête, M. Trichet se refusera toute sa vie à accepter certaines affaires plus ou moins louches qui pourraient lui rapporter davantage. Mieux vaut la pauvreté dans la droiture.





3 Très vite, les enfants se succèdent en ce foyer où la vie est simple mais heureuse. De 1680 à 1686, il y a chaque année une naissance : Jeanne, Julien, Elisabeth, Marie-Louise, Thérèse et Alexis. Quatre ans après le dernier, un petit Claude viendra encore au monde; puis, en 1697, la benjamine de la famille, Françoise-Élisabeth.

Marie-Louise est donc la quatrième. C'est le 6 mai 1684 que les parents et les trois premiers enfants admirent le bébé tout neuf, qu'on baptise dès le lendemain de sa naissance.

4 La nouvelle petite fille est blonde, avec les yeux bleus de son père; on s'aperçoit bientôt qu'elle tient aussi de lui un tempérament calme et plutôt réservé. Sa douceur contraste avec l'exubérance souvent bruyante des aînés. Dès ses premières années, elle reste paisible devant les taquineries, à tel point que Mme Trichet, d'une nature si différente, en est un peu décontenancée. Mais le papa, qui comprend mieux l'enfant, rassure sa femme et — est-ce intuition ? — va jusqu'à dire un jour en contemplant la fillette : « Dieu fera par elle de grandes choses. »





5 A six ans, Marie-Louise entre à l'école chez les « Filles de Notre-Dame ». C'est assez loin de la maison, et les petites jambes peinent un peu à faire le trajet quatre fois par jour — car il n'y a, en ce lointain début du XVIII[e] siècle, aucun des moyens de transport qui, aujourd'hui, nous facilitent la vie —. L'écolière se montre déjà courageuse; et d'ailleurs elle aime beaucoup son école, où elle apprend vite tout ce qu'une fille d'alors devait savoir en fait d'instruction : lire, écrire, compter, un peu d'histoire et de géographie, coudre aussi et tenir une maison.

6 Elle apprend surtout le sens de la vie et la manière de la mener dans l'esprit de l'Évangile, car les Filles de Notre-Dame (fondées peu de temps auparavant par une veuve qui est devenue une sainte canonisée, Jeanne de Lestonnac) sont de vraies éducatrices. Marie-Louise est heureuse au milieu de ses compagnes de classe. Mais elle aime bien aussi rentrer à la maison, où il fait si bon vivre en famille.

La naissance du petit Claude réjouit toute la bande des enfants, et le bébé ne manque jamais de bras ni de baisers.





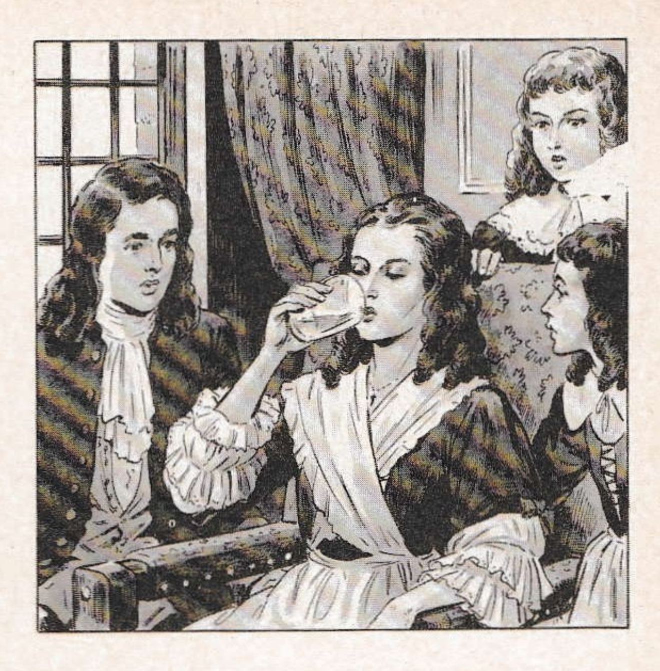
7 Hélas ! Il y eut beaucoup de larmes aussi lorsque ce petit frère, âgé seulement de dix-huit mois, retourna au ciel. Une série noire commençait. Thérèse, à huit ans, est soudain emportée par la maladie alors qu'elle se trouvait à la campagne, loin de chez ses parents.

Pour comble de malheur, voici Jeanne, l'aînée, atteinte d'un curieux mal : une sorte de paralysie gagne progressivement tous ses membres; elle ne peut bientôt plus marcher ni se servir de ses bras. Pendant quatre ans elle va être totalement immobilisée par cette infirmité.

8 Élisabeth et Marie-Louise, unies par une grande affection, font tout ce qu'elles peuvent pour aider la malade et soulager leur maman bien fatiguée. Elles prient aussi très fort et s'en vont le plus souvent possible, dans le froid et l'obscurité, à la première messe de la paroisse. Marie-Louise, avec sa nature réfléchie, est déjà attirée par la prière silencieuse qu'on appelle l'oraison. C'est, par la contemplation intérieure des mystères de la vie du Christ et des grandes vérités de la religion, une façon de s'unir profondément à Dieu qui vit en nous.



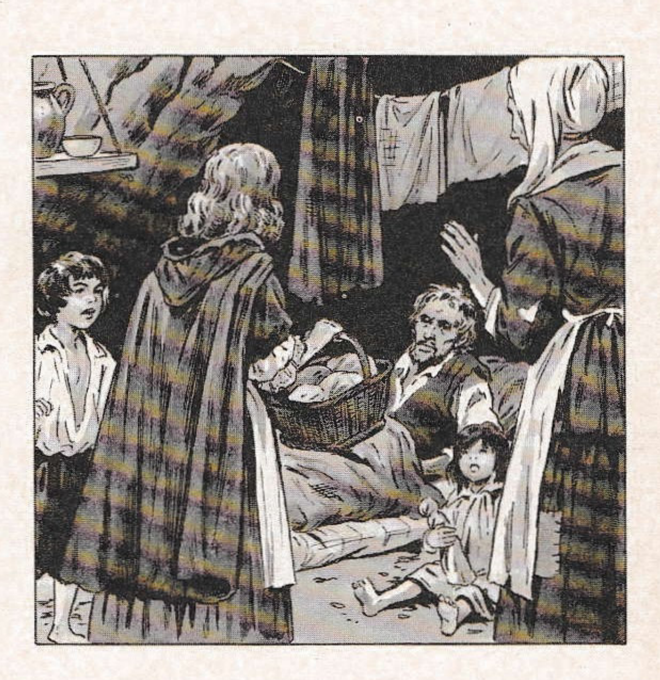
9 Tous les Poitevins ont un grand amour pour la Mère de Dieu, à laquelle depuis longtemps ils ont consacré leur cité. La famille Trichet partage, bien entendu, cette dévotion et la pauvre Jeanne, immobile sur son lit, supplie souvent Notre-Dame de lui obtenir la guérison. Elle a maintenant dix-sept ans et tout le monde souffre de la voir ainsi. Un jour, on décide de la transporter jusqu'à un célèbre sanctuaire, Notre-Dame des Ardilliers. Et là, tandis que la famille entière implore avec ferveur, Jeanne, tout à coup, s'écrie : « Je vois la Sainte Vierge ! »



10 Puis ses membres redeviennent vivants; elle peut tenir un verre et le porter à ses lèvres. Ses jambes aussi la soutiennent à nouveau; elle est guérie. Quelle joie au foyer Trichet ! Silencieuse, Marie-Louise a vers le Seigneur des élans de reconnaissance et d'amour toujours plus forts. Ce Dieu si grand et si bon, cette Mère du ciel si attentive aux appels de ses enfants de la terre, ne valent-ils pas qu'on leur consacre toute sa vie ? A peine adolescente, elle retourne ces pensées dans son cœur et bientôt, elle en est certaine : oui, le Seigneur l'appelle toute à Lui: elle sera religieuse.



11 Pour le moment, ayant fait sa première communion à la fin de ce qui constituait « les études » des filles de ce temps, elle travaille à la maison : ménage, blanchissage, couture, occupent le plus clair de ses journées. Elle trouve cependant du temps pour visiter et secourir les malades et les pauvres. C'est une tradition dans la famille Trichet — comme dans toutes les familles chrétiennes — et, dès son plus jeune âge, Marie-Louise a toujours vu ses parents, pourtant bien peu à l'aise, recevoir et aider les malheureux qui se présentaient.



12 Maintenant que, grandie, elle peut sortir seule, elle s'en va souvent dans les tristes taudis ou dans les grottes des faubourgs, où des familles entières vivent dans la misère et la maladie.

En 1697 naît la petite dernière, Françoise-Élisabeth. C'est un nouveau rayon de soleil, après la guérison miraculeuse de Jeanne. Les soirées sont douces en famille. Les deux collégiens ont toujours des choses intéressantes à raconter. Marie-Louise, attentive, écoute et retient, complétant ainsi son instruction un peu sommaire.

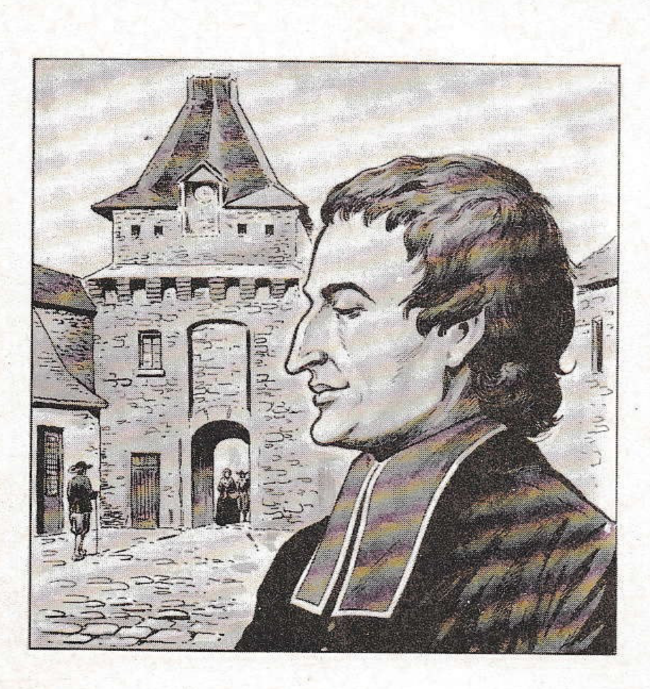


13 Alexis, le plus jeune de ses frères, est son confident habituel. Lui aussi a déjà entendu la Voix qui dit au fond du cœur : « Viens, suis-moi! » Et il se prépare à y répondre : il veut être prêtre.

Tout ému de l'orientation qu'il pressent pour plusieurs de ses enfants, le bon Procureur remercie Dieu de se choisir des consacrés dans sa famille. Il est pourtant un peu en souci à l'égard de Marie-Louise : comment pourra-t-il lui fournir la dot qui, à cette époque, permet à une jeune fille d'être admise dans un couvent? Car la vie matérielle est difficile au foyer Trichet...



14 Marie-Louise se pose souvent la même question, car l'attrait grandit en elle à mesure que passe le temps. Elle prie davantage et remplit le mieux possible tous ses devoirs, confiante et assurée que le Seigneur arrangera les choses. Il le fera à sa manière parfois surprenante. Bientôt, en effet, Il va lui faire rencontrer celui qui la guidera vers le don absolu, un homme extraordinaire qui sera l'apôtre de tout l'ouest de la France, le missionnaire de l'Évangile — et un saint canonisé par l'Église.



15 Né en Bretagne à Montfort-sur-Meu, en 1673, Louis Grignion ajoutera à son nom de baptême celui de Marie et à son nom de famille celui de son pays (cela se faisait beaucoup à cette époque); c'est sous cette appellation que nous le connaissons : saint Louis-Marie Grignion de Montfort. Il est fameux par l'ardeur extraordinaire avec laquelle il a prêché Jésus et Marie et les conversions retentissantes qu'il provoquait, réveillant partout sur son passage la foi endormie. Il a écrit de magnifiques traités spirituels qui ont aidé des générations entières à mieux vivre leur christianisme.



16 Lui aussi, dès sa jeunesse, a décidé de suivre le Christ jusqu'au bout — et de le faire la main dans la main de la Sainte Vierge. Lui aussi aime tous ceux qui souffrent et tâche de les secourir. Après son ordination sacerdotale à Paris, il prend la route, rosaire en main, pour commencer un apostolat itinérant. Le voilà arrivant un jour à Poitiers, où il célèbre la messe dans la chapelle de l'Hôpital Général. C'est dans cette « Maison des Pauvres » qu'on rassemble les malheureux de tous âges et de toutes conditions qui n'ont ni maison ni moyens d'existence.



17 Ces grands refuges sont dirigés par des « gouvernantes », souvent dévouées et compétentes, mais aussi, quelquefois, incapables ou intrigantes. Quand l'abbé Louis-Marie arrive à Poitiers, l'Hôpital Général est mal tenu : le désordre s'est installé, la nourriture qu'on donne aux hospitalisés est insuffisante, il y a des oppositions dans le personnel. De plus, l'aumônier en titre est un infirme qui ne peut plus remplir sa fonction.

Louis-Marie, après sa messe, est resté si longtemps en action de grâces que les pauvres en ont été tout surpris.



18 Ce prêtre jeune, vêtu pauvrement et qui prie si bien, leur plaît. Vite, ils font une pétition pour l'obtenir comme aumônier. L'administration de l'Hôpital Général accepte. Déjà, l'abbé est connu en ville, où il a prêché en diverses paroisses. Il a une façon si véhémente de parler de Dieu, que beaucoup, pauvres et riches, s'attachent à lui et font des efforts pour vivre plus chrétiennement. Mais il y a aussi, bien sûr, ceux qui ne veulent pas être dérangés dans leur existence facile; ceux-là le critiqueront et n'hésiteront pas à le calomnier.



19 Toute sa vie, le serviteur de Dieu et le grand ami de Notre-Dame souffrira de ces sournoises méchancetés. Il ne s'en effraie pas, bien au contraire, content de ressembler d'un peu plus près à son Maître le Christ, méprisé, calomnié et persécuté pour sauver le monde. Toujours joyeux, il communique la flamme ardente qui lui brûle le cœur. Il invente des cantiques populaires qui sont bientôt connus dans toute la région. Son confessionnal est assiégé. Ses sermons font accourir les gens. Élisabeth en a entendu un et rentre à la maison tout excitée :



20 « Si vous saviez (1), crie-t-elle à Marie-Louise, le beau sermon que je viens d'entendre ! Sûrement, le prédicateur est un saint.

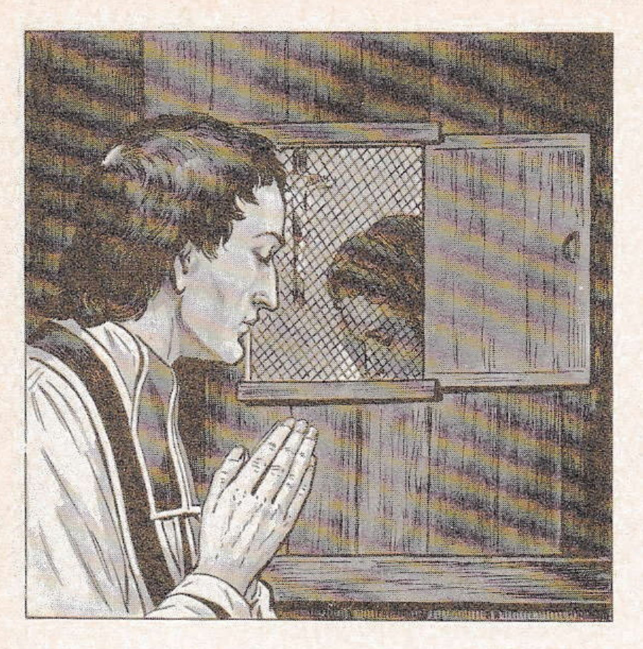
— Qui est-ce ?

— C'est un prêtre qui est depuis quelque temps aumônier de l'Hôpital. »

Marie-Louise, sans trop savoir pourquoi, décide aussitôt de se confier à ce prêtre.

Dès le lendemain, elle se rend à la chapelle de l'Hôpital et attend son tour auprès du confessionnal.

(1) A cette époque, on ne se tutoyait pas, entre membres de la famille.





21 Le guichet s'ouvre. Elle commence sa confession, mais le prêtre l'interrompt :

« Ma fille, quelle est la personne qui vous a adressée à moi ?

— Mon Père, c'est ma sœur, répond Marie-Louise un peu interdite.

— Non, ma fille, ce n'est pas votre sœur..., c'est la Sainte Vierge qui vous envoie à moi. »

Ainsi, par une de ces intuitions prophétiques comme il en aura beaucoup, saint Louis-Marie a compris dès la première rencontre :

22 Marie-Louise Trichet est destinée, dans les intentions de Dieu, à travailler avec lui à l'évangélisation du monde.

Quant à la jeune fille, quelque chose lui dit, au-dedans d'elle-même, que ce prêtre est le Guide — si souvent demandé dans la prière par l'intercession de Marie — qui l'aidera à faire de sa vie une belle offrande, joyeuse et totale, à Celui qui l'appelle depuis son enfance. Dès ce moment et avec toute son énergie, elle décide donc de le suivre.





23 Il va lui apprendre à rechercher tous les jours et à travers toutes ses activités, cette sagesse sur laquelle il a réfléchi longuement en étudiant la sainte Écriture, et qu'il a identifiée à la « Sagesse éternelle », incarnée en Jésus, Fils de Dieu.

Pour saint Louis-Marie, acquérir la sagesse (à ce sens-là du mot) c'est, en somme, ce que saint Paul appelle « devenir un autre Christ ». En conséquence, procurer aux autres la sagesse, c'est le dernier mot de l'évangélisation et le devoir le plus impérieux pour un chrétien qui a compris les exigences de son baptême.

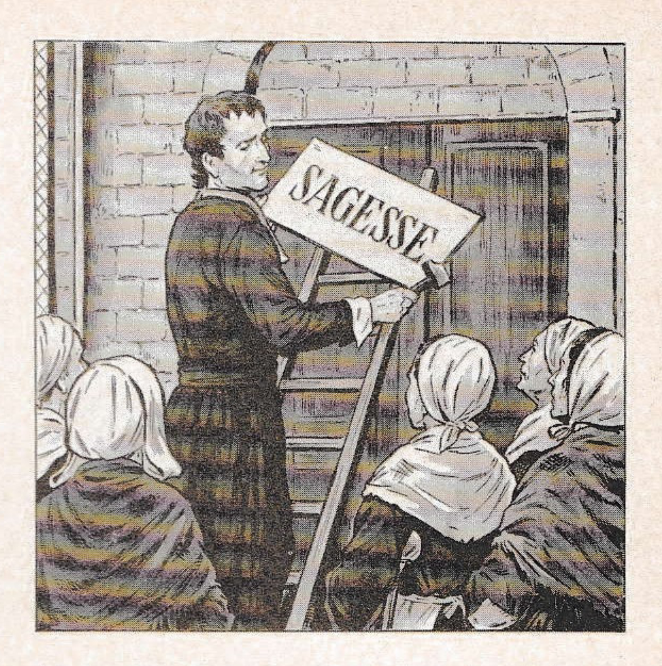
24 Et puisque Marie a été choisie pour enfanter le Christ, elle est par le fait même « Mère de la Sagesse ». C'est en ce sens que nous devons l'honorer, l'aimer, la prier pour qu'elle nous fasse bien comprendre cette grande vérité et nous aide à en vivre.

Marie-Louise, jour après jour, réalisera — aussi bien qu'on peut le faire sur la terre — ce magnifique idéal. C'est dire que, dès sa première rencontre avec le saint, elle sent croître en elle le désir de se consacrer tout entière au Seigneur.



25 A l'Hôpital Général, l'abbé de Montfort voit tout ce qui ne va pas. Il essaye de réformer certains abus; à grand-peine, il obtient qu'au lieu de distribuer aux pauvres leur ration quotidienne de pain noir que chacun mange où et quand il veut, on les fasse asseoir à table, où il les sert lui-même avec beaucoup d'affection.

Il faudrait, pense-t-il, une meilleure entente dans la direction. Pour cela, il prévoit un règlement que suivraient les gouvernantes et leurs collaboratrices. Mais quand il le leur propose elles refusent, craignant de perdre un peu de leur liberté.



26 Il choisit alors, parmi les hospitalisées, quelques femmes dont il connaît la valeur, et les réunit en une association. C'est ce petit groupe de pauvres, plus ou moins malades ou infirmes, qui va suivre la règle à laquelle il pense depuis longtemps pour une future congrégation religieuse.

A la porte du local qui servira aux réunions, il fixe lui-même une pancarte sur laquelle il a écrit « La Sagesse ». La supérieure qu'il désigne est une aveugle. Et voilà l'humble début d'une très grande chose.



27 Marie-Louise a pris l'habitude de venir rendre quelques services à l'Hôpital Général, où sa jeunesse et son doux sourire réjouissent les pauvres. Mais cela ne comble pas sa soif de don total. Souvent, elle questionne le Père de Montfort : « Serai-je religieuse ? » Il lui répond toujours affirmativement, mais sans rien préciser.

Alors, pendant une période où il a dû partir à Paris pour des raisons de famille, elle se décide à faire elle-même une demande d'admission dans un couvent.



28 Ne voulant pas gêner ses parents qui auraient du mal à fournir une dot, elle entre comme sœur converse chez les Chanoinesses de Saint-Augustin, à Châtellerault. Étant tombée malade après seulement quelques semaines, sa mère vient la chercher et la ramène en famille.

Justement, M. de Montfort est rentré de Paris. Il est de plus en plus persuadé de la vocation de la jeune fille et lui dit cette fois en souriant :

« Eh bien ! venez demeurer à l'Hôpital! »

Marie-Louise apporte bientôt sa réponse : « J'ai réfléchi... Je veux demeurer avec les pauvres. »





29 C'est plus facile à dire qu'à réaliser : elle n'a que dix-neuf ans et ne peut donc être prise parmi le personnel. Alors ?

« J'irai trouver Monseigneur », dit-elle — et elle le fait. L'évêque reçoit avec bonté cette jeune qui désire tant servir. Mais le Bureau ne voit pas de place vacante pour elle.

« Monseigneur, si ces Messieurs ne peuvent me recevoir en qualité de gouvernante... peut-être ne refuseront-ils pas de m'admettre en qualité de pauvre... ? » L'évêque, fort ému, écrit aussitôt une lettre dans ce sens.

30 Mais comment peut-on prendre comme pauvre la fille du procureur Trichet ? Toute la ville en parlera ! On trouve un compromis : la directrice générale est déjà âgée; Marie-Louise lui sera adjointe pour l'aider. Elle le fera sans aucun titre officiel.

N'étant pas gouvernante, elle mangera à la table des pauvres, à moins que son père ne paie une petite pension. Le bon M. Trichet est prêt à le faire, mais M. de Montfort s'y oppose, et Marie-Louise en est tout heureuse. La voilà donc résidente à l'Hôpital Général.





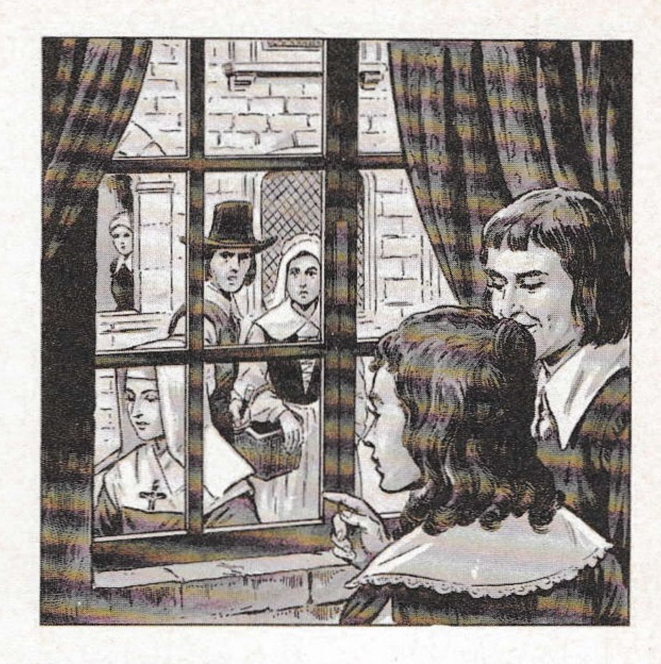
31 Bien entendu, elle entre dans le petit groupe de « La Sagesse », non pas comme supérieure — ainsi que le suggère la directrice — mais à la dernière place, comme le veut M. de Montfort, qui la forme de plus en plus solidement en vue de l'avenir.

Elle est là depuis quelques jours lorsqu'il lui dit : « Ma fille, il m'est venu à la pensée de vous faire changer d'habit. J'ai reçu dix écus... je veux les employer à cet usage. »

Marie-Louise comprend tout de suite qu'il s'agit d'un costume religieux.

32 « Je veux bien, mais il faut que ma mère y consente. » Mme Trichet, pensant qu'il s'agit d'un vêtement simple et de coupe sobre comme en portent les gouvernantes, donne son accord. En réalité, M. de Montfort fait acheter un gros tissu gris cendre semblable à celui dont sont faits les vêtements des pauvres. Et le nouvel habit, avec sa jupe à gros plis, sa casaque à larges manches, sa coiffe blanche à pans, son tablier dont la « pièce » remonte sur la poitrine et retient un crucifix qui y est hardiment planté, son rosaire à gros grains pendant au côté, est bientôt fait : c'est un véritable habit religieux.





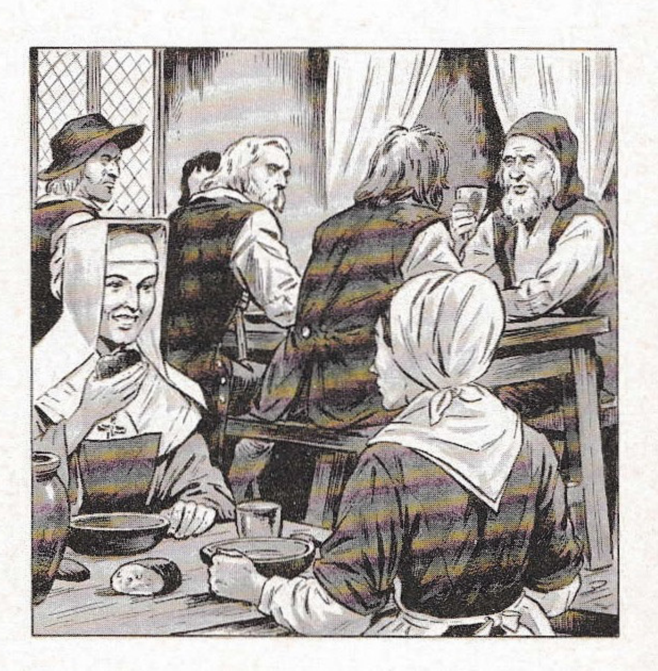
33 Le 2 février, jour qui rappelle la Présentation de Jésus au Temple de Jérusalem, le Père de Montfort remet cet habit à Marie-Louise, qui ajoute alors à son nom celui de Jésus. La voilà enfin consacrée officiellement à Dieu, et la joie remplit son cœur, bien qu'elle imagine les ennuis que peut lui causer ce costume religieux. On s'étonne en effet autour d'elle; on sourit ironiquement; on traite le saint prêtre d'original. Elle est très gênée d'être ainsi regardée et voudrait bien se cacher. M. de Montfort, au contraire, lui dit joyeusement :

34 « Allez donc faire un tour en ville ! »

Rougissante, elle sort dans la rue, et les bonnes gens, derrière leurs rideaux, se la montrent du doigt en chuchotant : « Quel singulier habit ! Mlle Trichet a-t-elle perdu la tête ? » Mme Trichet, vite prévenue, accourt hors d'elle-même : « Voulez-vous déshonorer la famille par un habillement si bizarre ?... Quittez sur-le-champ tout ceci... »

Marie-Louise est au supplice. A qui obéir ? Heureusement le Père de Montfort réussit à calmer l'impulsive maman.

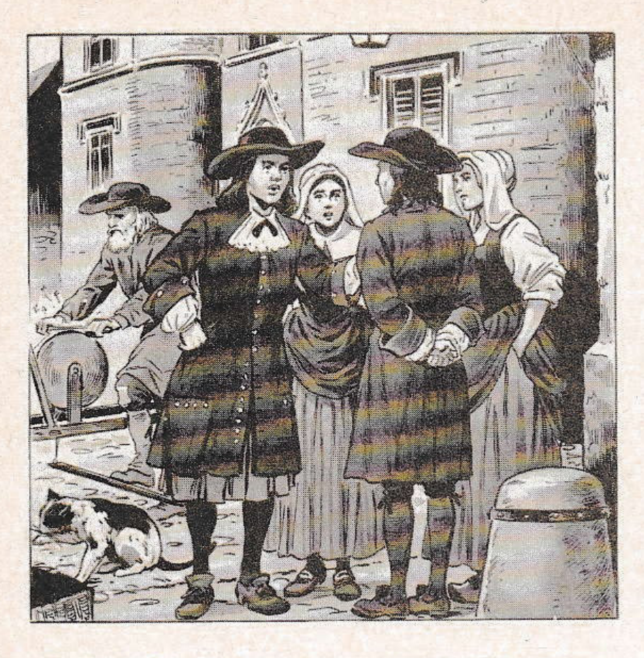


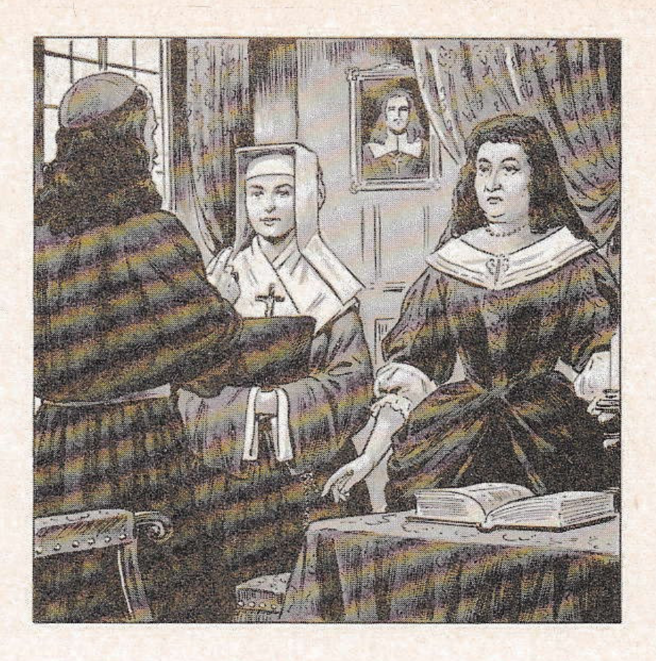


35 C'en est fait maintenant. Moquée ou critiquée, Marie-Louise ne quittera plus cet habit; il est pour elle le signe qu'elle appartient à Dieu seul.

Et ce 2 février 1703, jour où elle l'a reçu et où elle est devenue « Marie-Louise de Jésus », est aussi celui de la naissance du grand institut des « Filles de la Sagesse », répandu actuellement en diverses parties du monde. Pour le moment, elle est seule à porter cet Habit religieux et le sera longtemps, vivant sa consécration avec une fidélité et une vaillance dignes d'admiration.

36 A l'école du saint qu'est le Père de Montfort, elle devient chaque jour plus avide de sainteté. Levée dès 4 h, elle assure tout son service dans la joie, soignant et lavant les malades, acceptant les travaux les plus rebutants comme le nettoyage des linges souillés, l'entretien des locaux, etc. Elle se contente de la pauvre nourriture des hospitalisés et mange son pain noir en riant. Surtout, elle prie très fort, aussi bien en travaillant que dans les moments exclusifs réservés pour cela. Avec ses compagnes de la petite association, elle demande ardemment « la Sagesse ».





37 Mais décidément, M. de Montfort est de moins en moins supporté. Les administrateurs de l'Hôpital, assaillis de critiques à propos du petit groupe qui, dit-on, risque de créer « un état dans l'État », en décident la suppression.

En ville aussi les mauvaises langues calomnient le saint prêtre. Sa position devient intenable : il donne sa démission d'aumônier et quitte Poitiers.

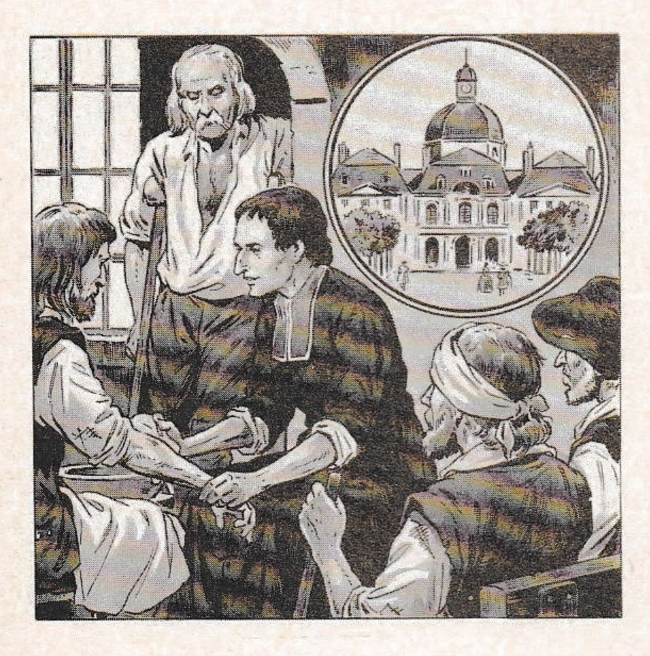
On imagine les sentiments de Marie-Louise, restant seule face à la méchanceté et aux moqueries. C'est une vaillante. Avec l'aide de Dieu, elle tiendra bon, non sans mal.

38 Mme Trichet espère que le départ de l'aumônier peut faire changer sa fille, au moins quant au costume religieux qui lui déplaît tant :

« Laisse cet Habit qui ne te mène à rien », lui dit-elle; et comme Marie-Louise se tait, elle l'emmène à l'évêché. L'évêque connaît le cran de la jeune fille. Il devine que Dieu a des vues sur elle, et lui dit avec autorité :

« Ma chère fille, ne quittez pas cet Habit. »

Déception pour la maman, et regard reconnaissant de la jeune Sœur, qui se voit ainsi confirmée dans sa vocation.





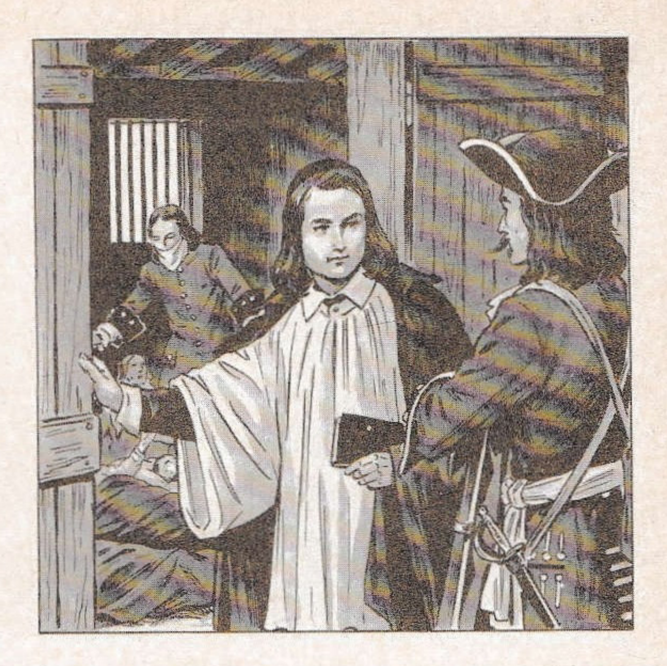
39 Cela ne l'empêche pas de souffrir, d'autant que M. de Montfort est à Paris et ne peut lui écrire souvent. Au grand Hôpital de la Salpêtrière, il y a 5 000 pauvres qu'il sert et veut « faire vivre à Dieu », comme il dit. Mais ceux de Poitiers le regrettent et demandent son retour. Ils écrivent une « supplique » émouvante, à laquelle le bon prêtre ne résiste pas. Le voilà revenu à Poitiers... pas pour longtemps, car les oppositions reprennent de plus belle. Après avoir essayé de remettre un peu d'ordre dans la « Maison des Pauvres », il est obligé de renoncer définitivement.

40 Marie-Louise elle-même, le cœur gros, lui a conseillé de s'éloigner. Pour sa part, elle reste fidèlement à son poste, seul membre de cette congrégation des « Filles de la Sagesse » voulue par le saint, mais qui, pour le moment, n'existe pas officiellement.

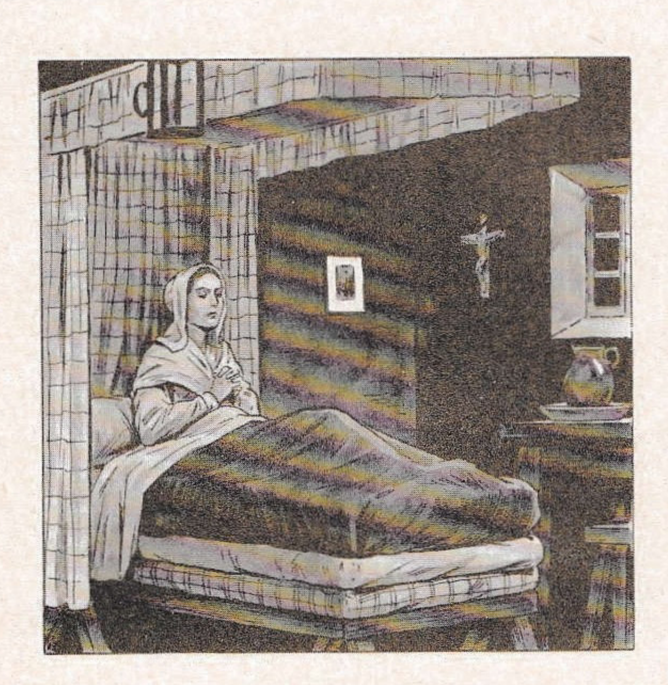
Tandis que M. de Montfort se dirige vers Rome, où le Pape Clément XI lui confirmera sa vocation de Missionnaire Apostolique en France, elle attend courageusement que son avenir s'éclaire, s'occupant de faire rendre tout le possible au présent, qui est pour elle le service des pauvres à l'Hôpital. Cela va durer dix ans !



41 Employée à toutes les tâches, de l'infirmerie à l'économat, elle se fait si bien apprécier par ses qualités d'ordre, de dévouement absolu et de discrétion que, lors de la mort de l'économe, on lui confie ce poste important. C'est en 1709, année d'un hiver terrible qui amène à l'Hôpital un grand nombre d'affamés qu'il faut s'ingénier à nourrir malgré la disette. A l'hiver succèdent des épidémies, qui font des ravages. Marie-Louise se multiplie, toujours maîtresse d'elle-même, se chargeant des malades « que personne n'ose approcher ».

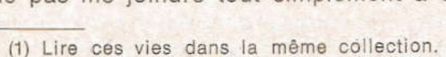


42 Son frère Alexis vient de recevoir l'ordination sacerdotale. C'est une grande joie pour la famille, spécialement pour Marie-Louise, heureuse de voir ce frère tendrement aimé devenu le prêtre du Seigneur. Hélas ! le ministère du jeune homme sera court : la peste s'étant déclarée dans un camp de prisonniers de guerre, l'abbé Alexis s'offre pour s'enfermer avec les malheureux. Il les soulage comme il peut et les aide à mourir jusqu'à ce que lui-même soit terrassé par le fléau. N'ayant revu aucun des siens, il est enterré clandestinement — comme c'était la coutume — dans le cimetière des pestiférés.



43 Tout en souffrant beaucoup dans son cœur, Marie-Louise est fière de son petit frère mort victime de sa charité.

Le temps passe. Elle atteint vingt-huit ans sans que rien ne se soit précisé; bien souvent, la nuit surtout, elle se pose des questions : « Que fais-je ici, toute seule sous cet Habit ? Suis-je vraiment religieuse ? Et puisque les « Filles de la Charité » (fondées par saint Vincent de Paul et sainte Louise de Marillac) (1) s'occupent des pauvres comme je le fais en cet Hôpital Général, pourquoi ne pas me joindre tout simplement à elles ? »



(1) Lire ces vies dans la même collection.

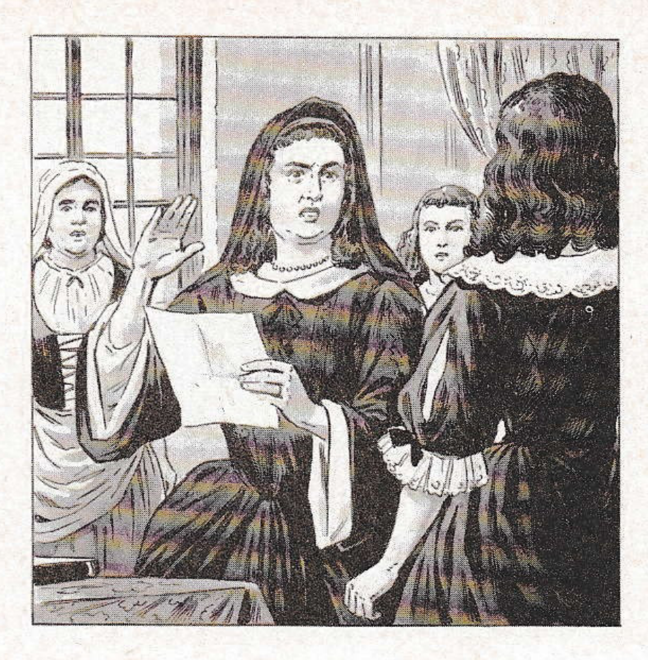


44 Tandis qu'elle fait faire discrètement des démarches en ce sens, le projet s'ébruite on ne sait comment. Les gouvernantes s'y opposent aussitôt; même si elles font souffrir « la Sœur Trichet » (comme elles la nomment souvent), elles ont trop besoin d'elle pour la laisser partir. L'évêque, prévenu, intervient et lui demande de rester à Poitiers.

Alors, la pauvre Sœur se met à penser au cloître. Elle se présente au Carmel. A son grand étonnement, la Prieure lui dit qu'elle n'a pas la santé suffisante. Elle est cependant robuste; elle comprend que le Seigneur la veut Fille de la Sagesse et rien d'autre.



45 L'automne 1713 ramène le Père de Montfort à Poitiers pour un court séjour. Il y a plus de dix ans qu'il n'a pas revu Marie-Louise. Se rendant compte qu'il faut mettre fin à sa solitude, il lui adjoint une compagne, Catherine Brunet, qui va être la deuxième Fille de la Sagesse. En service à l'Hôpital comme Marie-Louise, Catherine l'admire depuis longtemps et a bien des fois pensé à l'imiter, sans oser jusqu'alors. Pendant un an, elle se prépare et, le 8 décembre 1714, elle prend à son tour l'Habit gris de l'Institut en formation. Marie-Louise, enfin, n'est plus seule.



46 Montfort lui a d'ailleurs dit de se préparer à quitter Poitiers. Il a en effet trop d'ennemis dans cette ville pour que la fondation puisse s'y faire. A La Rochelle, au contraire, il est très estimé et aidé. C'est donc là qu'il pense établir la congrégation.

Cela va être très dur de partir. Mme Trichet, la première, explose : « Jamais je ne consentirai ! » s'écrie-t-elle. A trente et un ans, Marie-Louise n'a pas besoin de la permission de sa mère. Mais elle veut cependant l'obtenir, car elle comprend la souffrance de la pauvre femme, éprouvée déjà par tant de deuils.



47 Elle supplie le Seigneur de donner à sa maman la grâce de l'acceptation — et elle est exaucée —. Mme Trichet vient elle-même le lui annoncer.

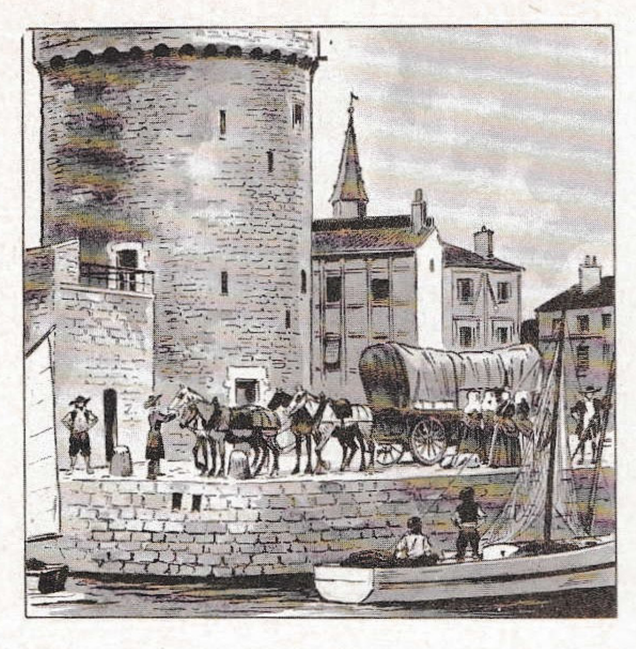
A l'Hôpital, c'est encore plus difficile. On essaie par tous les moyens de la retenir, faisant agir les administrateurs, et même l'évêque. Celui-ci, toutefois, comprend la Sœur et ne s'oppose pas à son départ.

Catherine prépare les bagages pendant que Marie-Louise se débat au milieu des difficultés. Ce qui la peine peut-être le plus, c'est le chagrin des pauvres, désolés de la perdre.



48 Enfin, deux places sont retenues dans la voiture des Messageries. S'arrachant aux bras de sa mère en larmes, Marie-Louise monte dans le coche, qui l'emporte en cahotant sur les pavés inégaux de Poitiers..., loin de tout ce qu'elle aime, vers l'inconnu.

La lourde voiture brinqueballe au long des routes défoncées. Chaque soir, on s'arrête devant une auberge-relais et, au matin, on repart. Pour relier Poitiers à La Rochelle, il faut alors six jours ! Lorsque les deux voyageuses y parviennent, elles sont épuisées par ce pénible voyage.

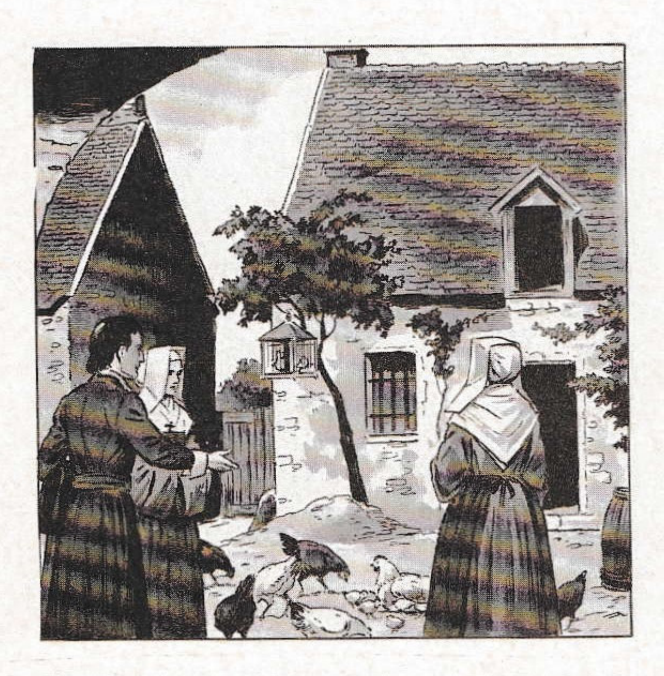


49 Voilà donc cette ville inconnue, si différente de Poitiers, où elles arrivent au soir tombant. M. de Montfort n'est pas à la descente de voiture (il est reparti en tournée missionnaire), mais seulement une brave femme qui, avec une jeune apprentie Marie Valleau, les accueille gentiment mais ne peut les loger. Une autre personne les reçoit provisoirement, mais à contre-cœur, et les deux exilées ressentent vivement l'isolement et l'incertitude de leur situation. On leur dit en effet que le local où elles devront ouvrir une école ne sera pas prêt avant quelques semaines. Marie-Louise demande par lettre des directives.



50 Montfort répond : « Suivez les petites règles que je vous ai données... Communiez tous les jours. Nommez-vous la Communauté des Filles de la Sagesse pour l'instruction des enfants et le soin des pauvres. Dieu tout bon veut que Marie-Louise Trichet soit la Mère Supérieure... »

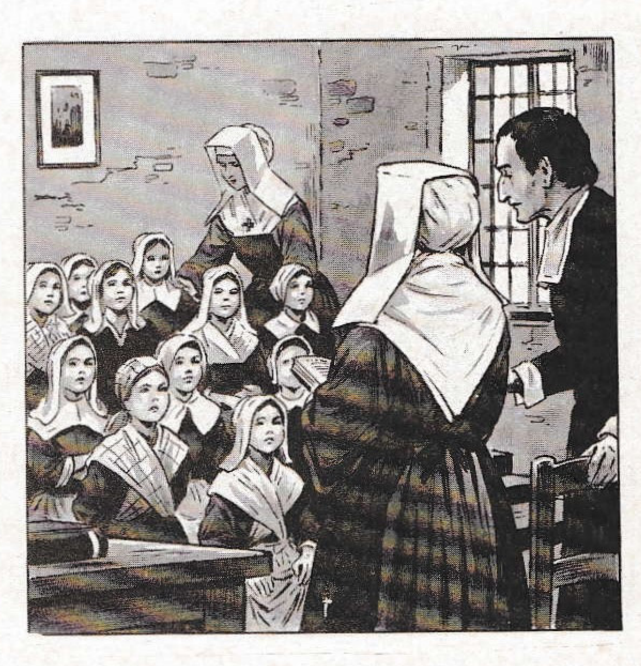
Cette « communauté » ne comprend encore que deux membres, mais on y vit déjà comme de vraies religieuses. Les Sœurs se présentent à l'évêché, où Mgr de Champflour les reçoit cordialement. « Préparez-vous pour l'école qu'on va bientôt pouvoir ouvrir », leur dit-il.



51 Et voici, avec le mois de mai, l'arrivée tant désirée du Père de Montfort : « Ah ! mes chères filles ! » s'écrie le saint tout joyeux en les apercevant. C'est dans une cour de ferme qu'a lieu l'entretien :

« Voyez, dit-il à Marie-Louise, cette poule qui a sous ses ailes ses petits poussins..., avec quelle attention elle en prend soin... Eh bien ! C'est ainsi que vous devez faire avec toutes les filles dont vous allez être la Mère. »

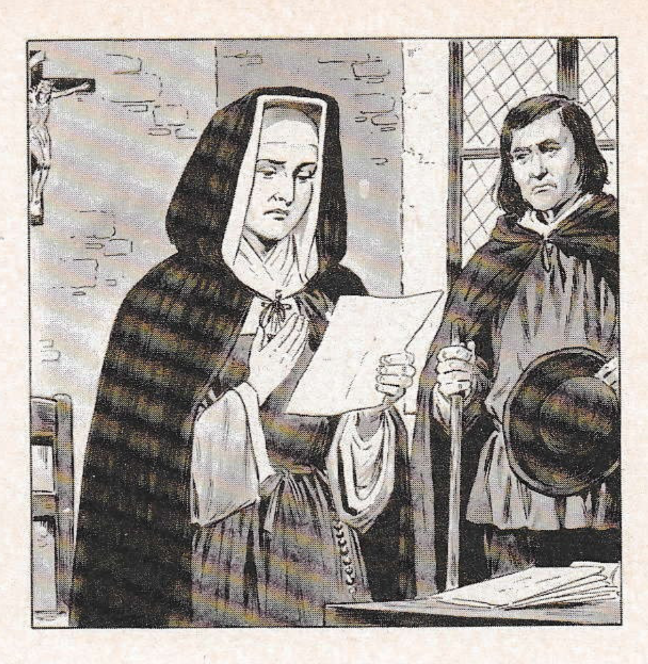
Il se fait raconter les péripéties de leur départ de Poitiers et il a cette parole étonnante : « On vous redemandera... et vous y retournerez. »



52 Enfin, le local prévu pour l'école est libre. C'est bien pauvre et bien peu adapté, mais les Sœurs s'en arrangent. Aussitôt les écolières arrivent de tous côtés. Marie-Louise va montrer ses qualités d'éducatrice et les parents constateront vite un changement chez leurs enfants.

Le Père de Montfort aide de ses conseils et de son expérience, car il a fondé lui-même plusieurs écoles au hasard de ses courses apostoliques. Pour que les enfants puissent mieux suivre, il a la bonne idée de les placer « en amphithéâtre », les bancs étant étagés en gradins. L'école de La Rochelle a vite une grande réputation.

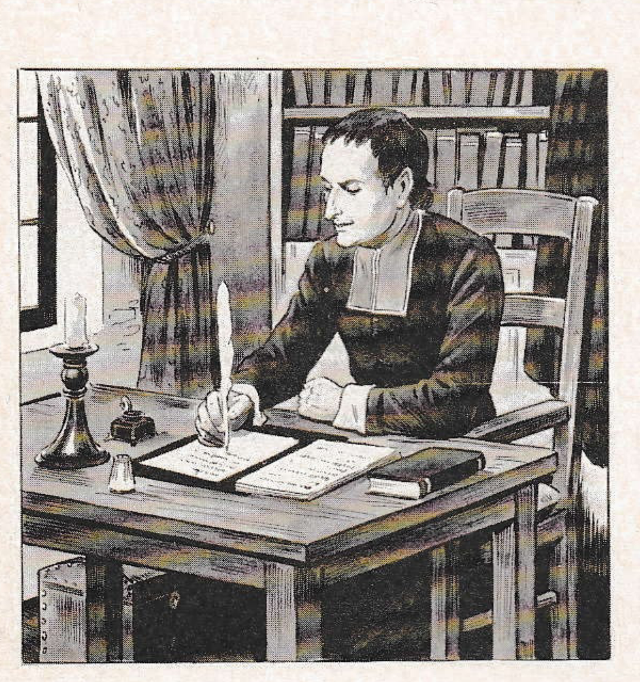


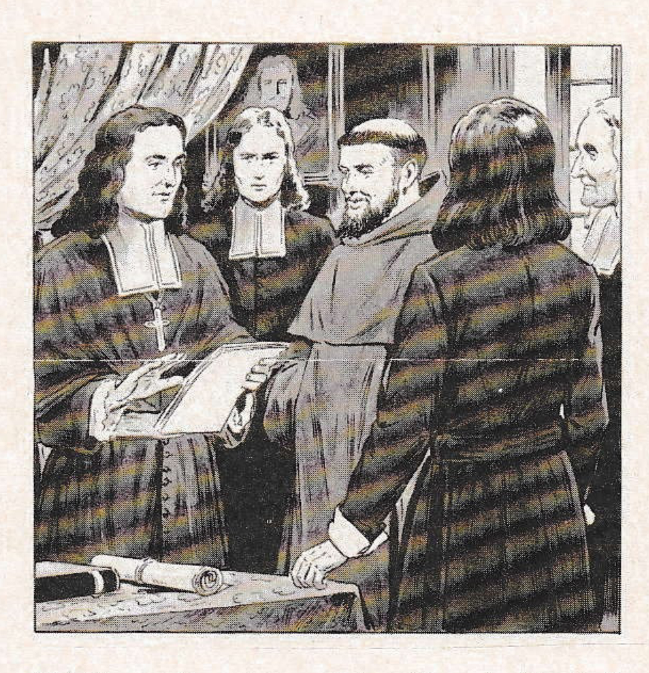


53 Les fillettes racontent partout qu'elles sont heureuses en classe. Le fondateur l'entend un jour lui-même dans la rue et son cœur en est « pénétré de joie », nous dit l'historien. Il admire de plus en plus celle que la Sainte Vierge lui a envoyée et il cherche sans cesse à la faire grandir en sainteté. Rien ne semble trop dur à Marie-Louise et elle accepte de grand cœur les suggestions, quelquefois originales et un peu exagérées, de son saint directeur. Quand on aime pour de bon, n'est-on pas prêt à tout pour prouver son amour ? Or elle aime le Seigneur à la folie.

54 Une lettre de Poitiers lui annonce que son cher papa a été tout à coup rappelé à Dieu. Quel chagrin pour elle ! Père et fille se comprenaient si bien ! Et voilà qu'il est mort sans qu'elle ait pu le revoir. Cette souffrance-là est plus cuisante à son cœur aimant que toutes les mortifications imaginables. Unie à la Passion du Christ, elle est donc aussi plus méritoire.

Les ennuis ne manquent pas non plus; la pauvreté est telle que les Sœurs n'ont pas toujours le strict nécessaire. Mais elles prennent cela, comme le reste, avec le sourire.

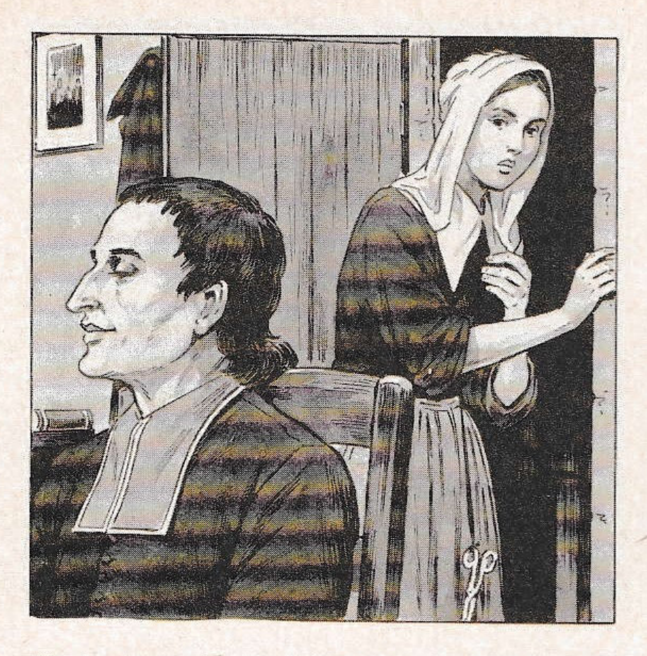




55 Le Père de Montfort, après avoir passé plusieurs jours seul dans un ermitage où il a prié très fort, se décide à rédiger la Règle qui sera la charte du nouvel Institut, car il n'a donné jusqu'alors qu'un certain nombre de consignes. Il le fait auprès de Marie-Louise, pour pouvoir dialoguer avec elle au sujet des différents points. Mais surtout, il se met tout entier sous l'influence du Saint-Esprit afin que ce texte, qui doit permettre à tant de jeunes de faire de leur vie une belle montée au service de Dieu et de l'humanité, soit véritablement inspiré par Lui.

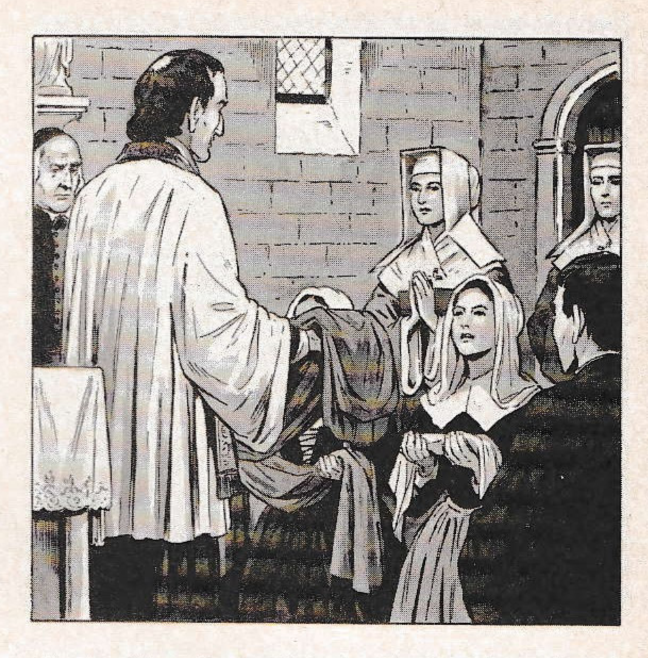
56 C'est fait maintenant. Le Père de Montfort remet son manuscrit à Marie-Louise, qui le reçoit à genoux. C'est encore cette Règle, adaptée bien sûr et mise à jour avec le temps qui passe, qui est suivie chez les Filles de la Sagesse d'aujourd'hui.

L'évêque, après l'avoir lue et l'avoir fait examiner par de savants experts, ne cache pas son admiration. C'est en effet, a-t-on dit, « un mélange harmonieux et parfaitement dosé des travaux de la vie active avec l'exercice de la vie contemplative ».



57 La jeune Marie Valleau a, sans le vouloir, surpris un jour le Père tandis qu'il travaillait. En réalité, figé dans une immobilité de statue, il semblait voir et écouter Quelqu'un. L'adolescente, très impressionnée, fut fortement tentée de couper une mèche de cheveux de celui qu'on considérait déjà comme un saint. Elle n'osa pas et sortit sur la pointe des pieds.

Cette petite Marie a demandé depuis quelque temps son admission dans la communauté, ainsi qu'une autre jeune fille, Marie-Anne Régnier. Après un essai satisfaisant, toutes deux sont acceptées.



58 Le 22 août, le Père de Montfort leur donne l'Habit des Filles de la Sagesse, qu'elles reçoivent avec grande joie. Les voilà donc quatre désormais, et bientôt une autre postulante se présente.

L'évêque de La Rochelle en profite pour demander qu'on envoie deux Sœurs en service à l'Hôpital Général. La bonne Catherine Brunet ira avec une compagne; c'est un gros sacrifice pour elle, car l'enseignement lui plaît davantage; mais elle le fait de si bon cœur, pour l'amour de Dieu et des pauvres, qu'elle y laissera bientôt sa santé.



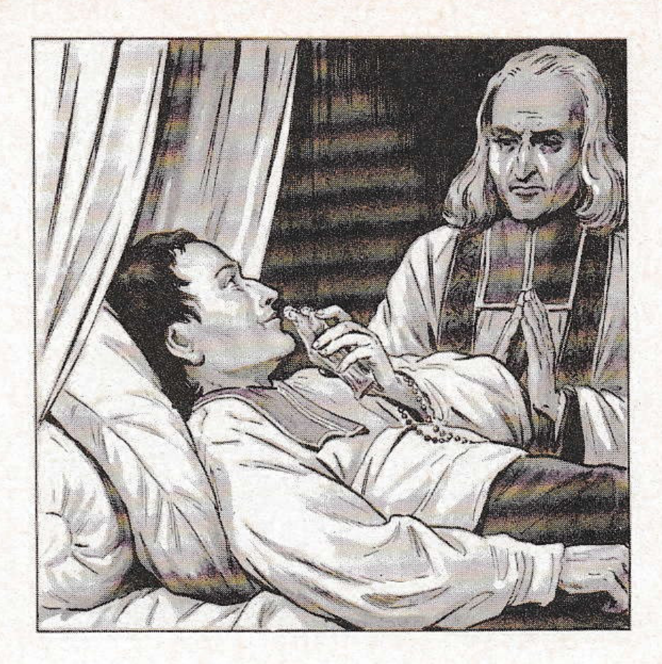
59 Sœur Marie-Louise, à l'école, doit faire face presque seule. Mais elle est habituée et prête à tout souffrir, selon le désir même du Père, qui lui écrit en fait de vœux de Nouvel An : « Je vous souhaite une année pleine de combats et de victoires, de croix, de pauvreté et de mépris. »

Cette année 1716 qui commence, répondra tout à fait à ce souhait, qui serait déconcertant si l'on ne savait que c'est par la Passion et la Croix que Jésus nous a sauvés. Il est donc normal que ceux qui veulent être sauveurs avec Lui, rencontrent la souffrance.



60 Marcheur de Dieu, missionnant sans cesse dans toute la région, Montfort cependant épuise son corps sans compter. Il prêche, il confesse, il fonde des écoles, il réorganise des hospices. Partout où il passe, les gens se pressent pour l'entendre, et beaucoup deviennent meilleurs. Après des journées harassantes, il passe souvent ses nuits en prière, sachant bien que l'apôtre le plus zélé ne fera rien de durable s'il ne s'est pas « rechargé » sans cesse de Dieu. Et cela ne se fait vraiment que dans le cœur à cœur de l'oraison.

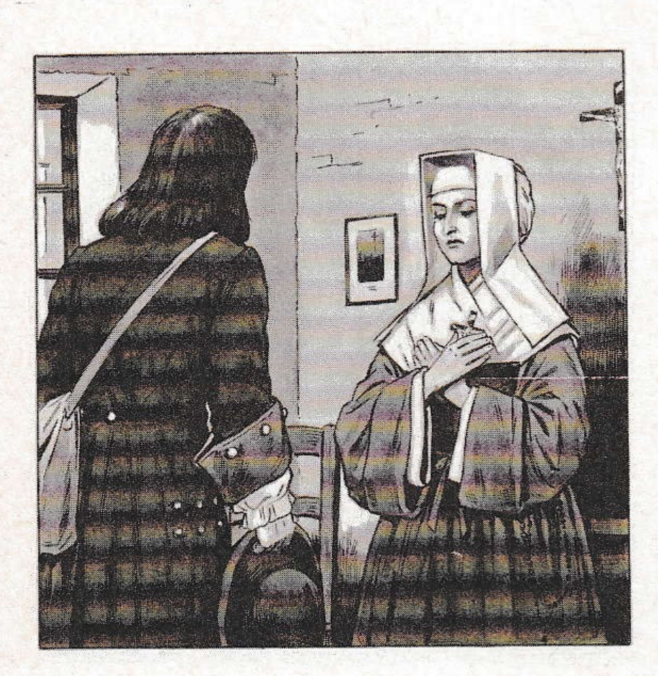


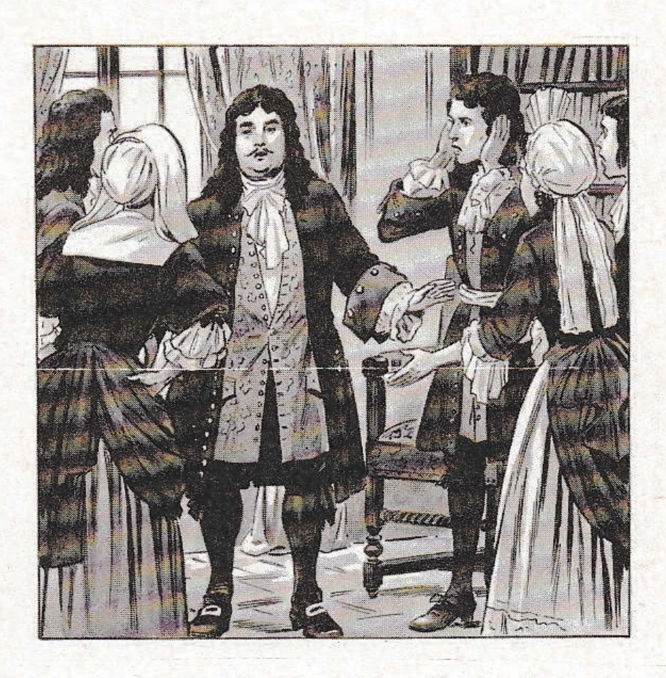


61 Les mois d'hiver s'écoulent ainsi en tournées, et voici le printemps. Dans une lettre qui sera la dernière, il exhorte encore ses Filles à rechercher la Sagesse. Tout le reste, souffrance et pauvreté, doit servir à acheter « la richesse, la liberté, la divinité du Cœur de Jésus crucifié ». Pourquoi dit-il en terminant : « Je ne vous oublierai jamais... ? » Marie-Louise en est impressionnée; cette lettre a l'air d'un testament.

En effet, celui vers qui le Seigneur l'a conduite, par l'intermédiaire de la Sainte Vierge, va bientôt lui être enlevé.

62 C'est au bourg de Saint-Laurent-sur-Sèvre, où il arrive au début d'avril pour donner une mission paroissiale. Comme partout, la population accourt pour l'entendre. Il parle avec une telle flamme que les gens pleurent. Mais il prend froid et c'est bientôt grelottant de fièvre qu'il continue à prêcher... jusqu'au jour où il ne peut plus se lever. En quelques jours, la pleurésie va l'emporter. Il le sait. Il fait quelques recommandations, baise longuement son crucifix et la statuette de la Sainte Vierge, et achève ainsi sa belle vie en disant merci à Dieu et à Marie.





63 Marie-Louise a reçu depuis peu la lettre du Père lorsqu'un messager lui apporte la nouvelle de sa mort, survenue le 28 avril. Le coup est très dur pour elle. A la douleur du cœur s'ajoute l'incertitude de l'avenir. La voilà seule pour faire vivre et développer cette congrégation qui n'est encore qu'une toute petite graine.

C'est, heureusement, une fille énergique : elle se jette en Dieu, qui a voulu cette œuvre et doit donc la soutenir. D'ailleurs, le fondateur l'aidera encore mieux, maintenant qu'il est arrivé et déjà puissant, les prodiges qui éclatent sur son tombeau le prouvent.

64 Elle a quand même bien besoin de se le répéter pour ne pas se décourager, car les difficultés se multiplient : après les ennuis causés par la jalousie de certaines institutrices dont les élèves sont parties chez les Sœurs, voilà que les voisins, excédés du bruit inévitable causé par le grand nombre d'écolières dans un local restreint, exigent du propriétaire le renvoi des locataires. En pleine année scolaire, il faut trouver autre chose.

C'est un logement situé au fond d'une cour d'auberge, et bien peu adapté pour y faire la classe. Il faut pourtant s'en arranger en attendant mieux.



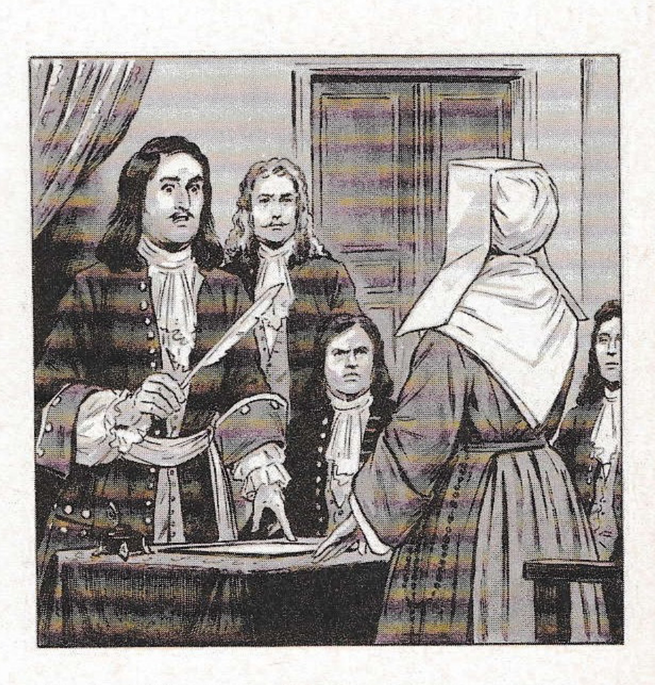


65 Quelques mois après, l'école déménagera à nouveau, puis encore une fois, pour être finalement installée dans une maison plus vaste; il était temps, car le nombre des élèves, augmentant sans cesse, atteint alors quatre cents. Mère Marie-Louise, en plus de la direction générale, assure la classe des grandes; c'est dire qu'elle est très occupée. Une nouvelle postulante s'est présentée, Marie-Anne Bourdin. Mais c'est bien peu pour tant d'élèves et de travaux, et la fondatrice se demande souvent où la mène cette entreprise qui se développe si lentement.

66 A Poitiers, pendant ce temps, les choses vont de plus en plus mal à l'Hôpital Général. Il y a un grand désordre dans les services, où chacun agit à sa guise.

« Quel malheur, soupirent les administrateurs, d'avoir laissé partir la Sœur Trichet ! » A force de le dire, ils en viennent à penser : « Pourquoi ne reviendrait-elle pas ? Après tout, c'est ici que Montfort a commencé sa fondation de La Sagesse... » Mais comment obtenir ce retour ? Madame Trichet, consultée, s'en charge et part en plein hiver, pour décider sa fille à accepter l'offre du Bureau de prendre la direction de l'Hôpital.





67 On lui ferait un contrat. On lui donnerait un local spécial pour sa communauté, qui s'agrandirait sans doute plus facilement qu'à La Rochelle. Tout cela est bien tentant... Marie-Louise réfléchit et prie beaucoup. Est-ce l'accomplissement de la parole de Montfort : « On vous redemandera à Poitiers; vous y retournerez » ? La vie est si difficile à La Rochelle ! Tout n'ira-t-il pas mieux là-bas ?

Finalement, elle accepte. On ferme l'école — non sans chagrin —. On laisse provisoirement sur place les deux Rochelaises... et l'on prend la route, croyant que la solution est bonne.

68 A l'évêché de Poitiers comme au bureau, l'accueil est enthousiaste. Les hospitalisés surtout voient avec joie revenir la bonne Mère. Maintenant, il faut rédiger le fameux contrat. Déception : les administrateurs mettent des conditions impossibles. Ils veulent le droit de nommer eux-mêmes la supérieure — et aussi que la moitié des dots des futures novices revienne à l'Hôpital. Ces conditions ne correspondant pas aux intentions du fondateur, Marie-Louise les refuse. Comment sortir de cette impasse ?

Puisqu'on est là, il faut bien trouver un arrangement, mais qui ne satisfait personne :





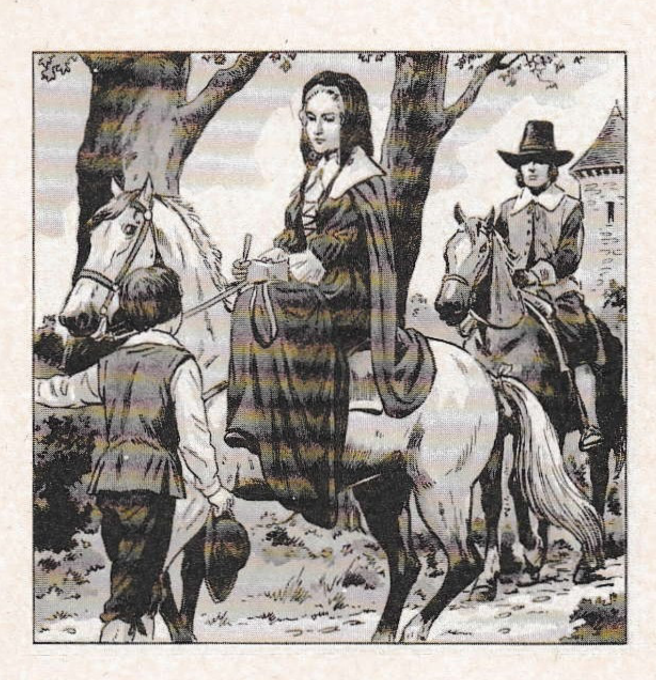
69 Mère Trichet reprend son poste d'économe, ses deux compagnes seront employées au mieux de leurs compétences.

Mais vraiment, est-ce pour ce résultat qu'on a quitté une école en plein essor ? Marie-Louise se le demande avec inquiétude, d'autant que M. Vatel — le premier compagnon de Montfort — critique assez vivement le départ de La Rochelle. La pauvre supérieure, gardant apparemment son calme et son sourire, retourne sans cesse le problème dans sa tête, demandant la lumière pour agir en tout, selon ce que le Seigneur attend.

70 Cette lumière, elle la reçoit un jour par l'intermédiaire d'un brave homme, Jacques Goudeau, gardien d'un sanctuaire marial établi par Montfort au faubourg de Montbernage.

Ne dirait-on pas qu'il a lu dans les pensées de la Mère lorsqu'il lui conseille de s'adresser à une certaine Madame de Bouillé « qui demeure près de Saint-Laurent, où est enterré M. de Montfort » et qui l'aidera certainement à établir sa congrégation ? De fait, c'est comme si un déclic avait joué, et Marie-Louise comprend aussitôt que c'est la réponse du Seigneur à sa prière ardente.





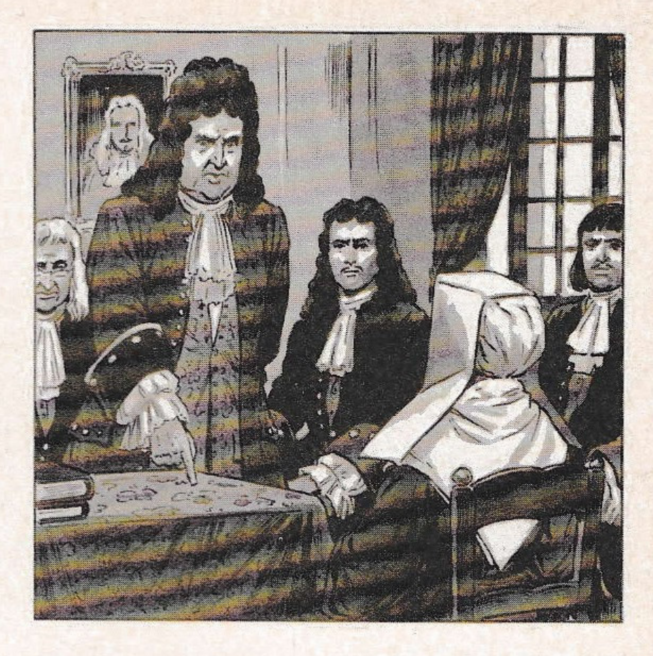
71 Mme de Bouillé est une jeune veuve, guérie d'une grave maladie par la prière du Père de Montfort, et qui consacre son temps et ses forces à le faire glorifier.

Saint-Laurent, c'est le lieu où le fondateur est mort; on y vient de tous côtés en pèlerinage; on y obtient des grâces surprenantes. C'est là — Marie-Louise, soudain, en est certaine — que la maison-mère des Filles de la Sagesse doit être instituée, car c'est là que la congrégation vivra et de là qu'elle rayonnera.

Aussitôt rentrée dans sa chambre, elle écrit donc à Mme de Bouillé pour lui exposer son idée.

72 La jeune veuve répond immédiatement : le projet lui plaît, elle sera heureuse de collaborer à une œuvre de Montfort. Et la voilà à Poitiers. En secret, les deux alliées font des plans. Il faut d'abord obtenir le consentement de l'évêque; Mme de Bouillé s'y emploie sans réussir. Sautant alors à cheval, elle retourne chez elle pour demander l'intervention d'un oncle, le marquis de Magnanne, tout dévoué comme elle à la cause de Montfort et très estimé des autorités ecclésiastiques. Mgr de la Poype se laisse si bien convaincre qu'il dit même voir « le doigt de Dieu » dans le projet envisagé.





73 C'est donc décidé : on ira à Saint-Laurent. Le curé-doyen et les paroissiens de ce bourg sont heureux de recevoir des Sœurs qui vont venir, pensent-ils, faire l'école aux enfants et soigner les malades. A vrai dire, si cela est bien dans la perspective du service envisagé par Mère Marie-Louise pour les Filles de la Sagesse, elle veut d'abord former soigneusement, pour ce service, les jeunes qui se présenteront. C'est pour elle le plus important, et Saint-Laurent doit être avant tout une maison-mère avec noviciat. Ce point de vue tout à fait normal ne sera pas compris du curé et occasionnera encore bien des souffrances et difficultés.

74 Pour l'instant, il faut à nouveau quitter Poitiers, et ce n'est pas facile. Les administrateurs vont jusqu'à faire intervenir l'Intendant civil du Poitou, qui défend à Mère Trichet, « de la part du Roi, de sortir de cet Hôpital ! » Mais elle, forte de l'idée qu'elle sert Celui qui est le Roi des rois, plaide sa cause avec ardeur et succès. On lui permet de partir, seule tout d'abord, à Saint-Laurent.

Mme Trichet trouve dans son esprit vraiment chrétien la force de faire à nouveau le sacrifice de sa Marie-Louise, y ajoutant même celui de la jeune Françoise, qui, depuis longtemps, désire suivre son aînée.





75 Saint-Laurent est situé, en ce temps-là, hors des routes desservies par les coches réguliers. C'est donc à cheval qu'il faut aller, par de mauvais chemins boueux ou des sentiers à peine tracés parmi des éboulis rocheux. Marie-Louise n'est guère experte en équitation; mais elle est brave. Accompagnée par l'homme de confiance de Mme de Bouillé, elle part, traversant ce Bocage poitevin où le Père de Montfort a passé si souvent, rosaire en main, et où il a laissé, en bien des carrefours, ces « croix de mission » qui sont le signe du renouveau chrétien dû à sa parole enflammée.

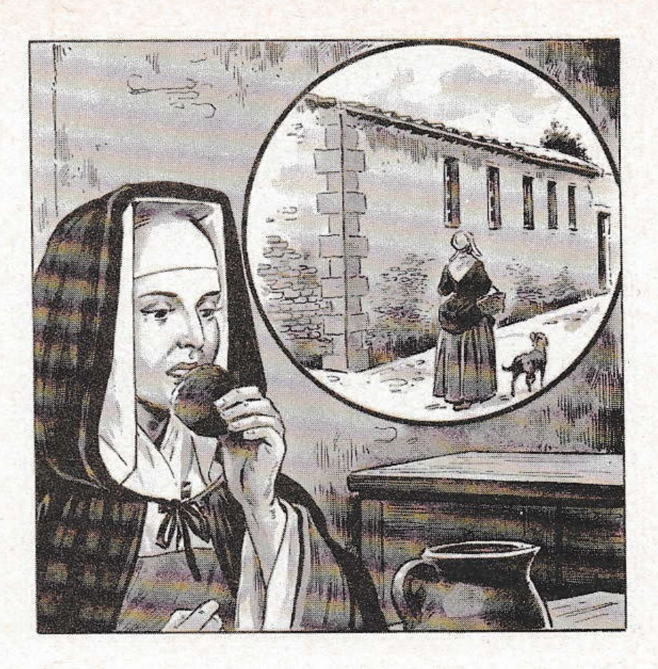
76 La route est longue et dure, on s'en doute. Enfin, dans la douce clarté d'une fin d'après-midi, le guide montre un clocher : c'est Saint-Laurent. On y arrive à la nuit tombante.

A peine descendue de cheval, Marie-Louise entre à l'église pour adorer le Seigneur présent au tabernacle et se recueillir un instant devant le tombeau du missionnaire.

Et voilà, dans une ruelle étroite, le logis trouvé par Mme de Bouillé. On l'appelle la « Maison-Longue ». C'est une assez triste demeure, abandonnée depuis longtemps par les derniers occupants.

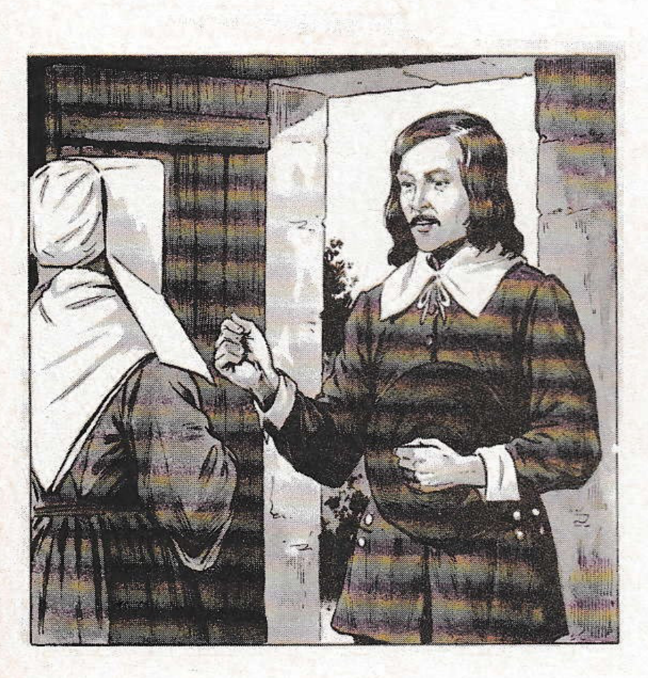


77 Le guide est reparti. La maison est ouverte, mais personne n'y accueille la voyageuse. Quelqu'un a posé sur la table un morceau de pain noir et une cruche d'eau, auprès d'un lumignon fait d'une mèche trempant dans un peu d'huile. Marie-Louise, un peu hébétée de fatigue, s'est laissée tomber sur un méchant escabeau, tandis qu'elle examine ce logis qui sent le moisi et le renfermé. Il n'y a pour ainsi dire pas de meubles, encore moins d'ustensiles de ménage, seulement quelques vieux lits de sangle à moitié écroulés, avec une couverture faite de pièces et de morceaux.



78 C'est donc cela la « Maison-Mère » destinée à son Institut ? L'inventaire n'est guère réconfortant... Luttant contre la vague de tristesse qui voudrait la submerger, elle pense à ses filles qui vont bientôt la rejoindre. Mais sa nature énergique reprend vite le dessus : elle est venue ici pour Dieu, Dieu l'aidera.

Mordant dans l'indigeste pain pour retrouver quelques forces, elle renouvelle sa confiance à Celui qui la mène depuis son enfance et, la fatigue aidant, elle s'endort rapidement sans plus se tourmenter.

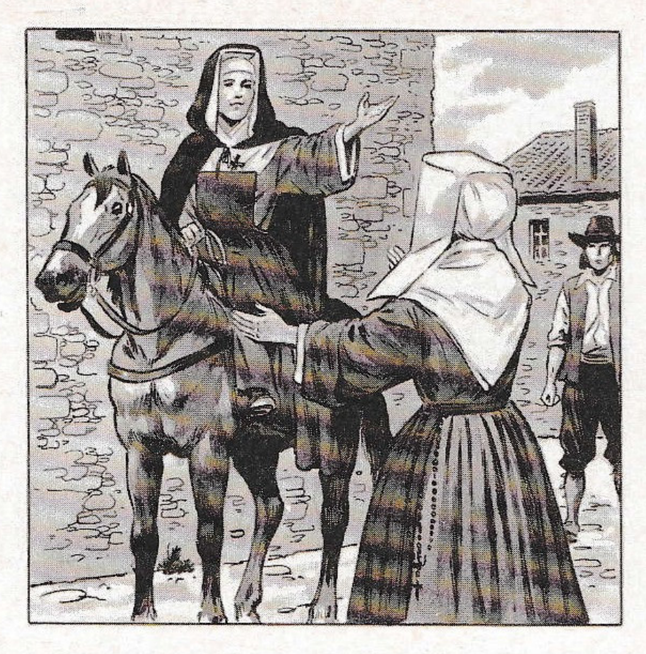


79 Au petit matin, elle se retrouve pleine d'entrain : c'est qu'il y a fort à faire pour aménager tant soit peu cette pauvre demeure. Heureusement, la Providence lui envoie tout de suite un auxiliaire.

René Joseau est un homme très bien, célibataire, qui pense à la vie religieuse depuis quelque temps, mais ne s'est pas encore décidé. Il a connu et aimé M. de Montfort, et vient proposer son aide. La sympathie naît immédiatement entre la Mère et René; il devient aussitôt l'homme de confiance de la communauté; il le sera pendant quarante ans.



80 Un seul coup d'œil lui suffit pour voir l'ampleur de la tâche. Ayant recruté quelques amis, tous se mettent joyeusement au travail : tandis que l'un défriche le petit jardin, les autres se procurent des planches ou même simplement de grosses branches, qu'ils transforment en sièges et escabeaux rustiques. René Joseau apporte de chez lui un peu de linge. Il va quêter dans le bourg quelques objets de ménage indispensables. Les pauvres lits sont consolidés; la maison est nettoyée de fond en comble. L'odeur de propreté a remplacé celle de moisi.





81 Marie-Louise fixe au mur, dans l'angle d'une pièce, quelques images; ce coin sera l'oratoire. Il était temps : Catherine Brunet, impatiente de retrouver celle qui est sa supérieure et son amie, arrive soudain, ayant elle aussi accompli seule la longue chevauchée. On continue dans la joie l'aménagement de la « Maison-Longue ».

Lorsque, huit jours après, Marie-Anne Bourdin et Françoise Trichet se présentent à leur tour, la petite communauté est reconstituée et Marie-Louise l'organise aussitôt.

82 La pauvreté est grande, le confort absolument inexistant; mais les cœurs sont joyeux et pleins d'ardeur. On s'arrange en riant de toutes les incommodités, on prie, on travaille dans la bonne humeur.

L'église est toute proche; on y a chaque jour la messe; on y a aussi le tombeau du Père. Que désirer de plus ?

Certes, l'attitude du doyen représente une de ces « contradictions » promises par Montfort. Il n'est pas content de voir que les Sœurs n'ouvrent pas tout de suite une école. Il les boude et les boudera pendant de longues années.





83 Heureusement, le vicaire comprend Marie-Louise et l'aidera de son mieux à supporter la « petite guerre » que lui fait le bon curé.

Mme de Bouillé, ravie de voir à Saint-Laurent les Filles de la Sagesse, ne les quitte guère. Elle a une grande admiration pour Mère Marie-Louise et la lui démontre de toutes les manières. Mais sa nature entreprenante et hardie la rend un peu encombrante. Elle s'est réservé une chambre à la « Maison-Longue », où elle fait de longs séjours avec ses deux filles.

84 Elle prend des initiatives à la place de la supérieure.

Ce n'est pas très commode pour une communauté religieuse, d'avoir ainsi une laïque, si dévouée qu'elle soit, se mêlant de tout.

Marie-Louise manifeste une grande bonté envers cette femme à qui elle doit beaucoup — et qui est une avocate acharnée de la cause de M. de Montfort. Elle ferme les yeux sur les empiètements de Mme de Bouillé, mais n'en souffre pas moins des difficultés créées à chaque instant par cette présence. Cela fait partie, pense-t-elle, des « croix » inévitables.





85 Plus cuisante est la souffrance causée par l'hostilité du doyen, d'autant que le vicaire ne doit pas rester à Saint-Laurent. Que deviendra la petite communauté ? Mère Trichet retourne souvent ce problème dans sa tête.

Elle pense à la Compagnie Apostolique voulue par Montfort. Elle est bien petite encore, de fait, cette Compagnie qui ne comprend que M. Vatel, M. Mulot et quelques auxiliaires occasionnels. A l'exemple de leur fondateur, ces vaillants missionnaires parcourent sans cesse le pays, prêchant et confessant.

86 Ils n'ont rien à eux, même pas une maison, se retrouvant de temps en temps chez un frère de M. Mulot.

Plus Marie-Louise y réfléchit, plus elle se persuade que ces prêtres sont tout indiqués pour s'occuper de sa congrégation. Et M. Mulot, que Montfort a désigné lui-même comme son successeur, ne devrait-il pas naturellement être le supérieur des Filles de la Sagesse ? Elle en parle à Mme de Bouillé : « Il faut, dit-elle, qu'il prenne la place de celui que nous avons perdu. » Mme de Bouillé, qui partage cette idée, s'en va trouver l'évêque.





87 Mgr de Champflour comprend très bien la situation (il sait les ennuis causés aux Sœurs par l'attitude du curé de Saint-Laurent) et donne son accord.

Il est plus difficile de convaincre M. Mulot. Ce prêtre est un humble, qui déjà souffre d'être considéré comme le supérieur de ses frères. Il hésite beaucoup et n'accepte finalement de s'occuper des Filles de la Sagesse que parce que l'évêque le lui demande avec insistance. Il vient prêcher une retraite aux Sœurs, tout heureuses de retrouver en lui un Père.

88 Mais alors, pense-t-on, pourquoi les missionnaires n'auraient-ils pas, eux aussi, une habitation à Saint-Laurent, où ils pourraient vivre en communauté en dehors des périodes de mission ?

Aussitôt l'idée émise, l'active Mme de Bouillé cherche à la réaliser. Avec son oncle le marquis de Magnanne, elle acquiert le « Chêne Vert », maison aussi délabrée que la « Maison-Longue », mais plus vaste. René Joseau aura beaucoup de travail pour la rendre habitable; mais le travail ne lui fait pas peur et il s'y met en chantant.





89 Il a d'ailleurs du temps devant lui, car c'est alors la pleine époque des tournées pour les fils de Montfort. Ils vont de village en bourgade, sans souci du « matériel », mangeant comme ils peuvent, dormant n'importe où, supportant joyeusement des fatigues énormes, occupés seulement d'évangéliser les populations.

A leur parole — et peut-être plus encore devant le témoignage qu'ils donnent —, les gens réfléchissent et découvrent peu à peu ce qui fait la véritable valeur d'une vie d'homme et de chrétien.

90 A Saint-Laurent, pendant ce temps, arrive un jour un voyageur exténué, que le curé reçoit chez lui. C'est un prêtre de trente-deux ans, M. Le Valois, qui a connu M. de Montfort à Paris.

Le regardant alors dans les yeux, le saint avait dit en le coiffant malicieusement de son chapeau : « Celui-là est bon; je l'aurai. »

Le jeune homme avait continué ses études et était devenu professeur. Mais la parole entendue l'avait toujours poursuivi. Finalement, il s'était décidé à rejoindre le petit groupe des missionnaires.





91 Pour mieux imiter celui dont il s'inspirait, il était parti de Paris à pied, mendiant son pain. Mais il n'avait pas une forte santé et ce long voyage l'avait beaucoup éprouvé.

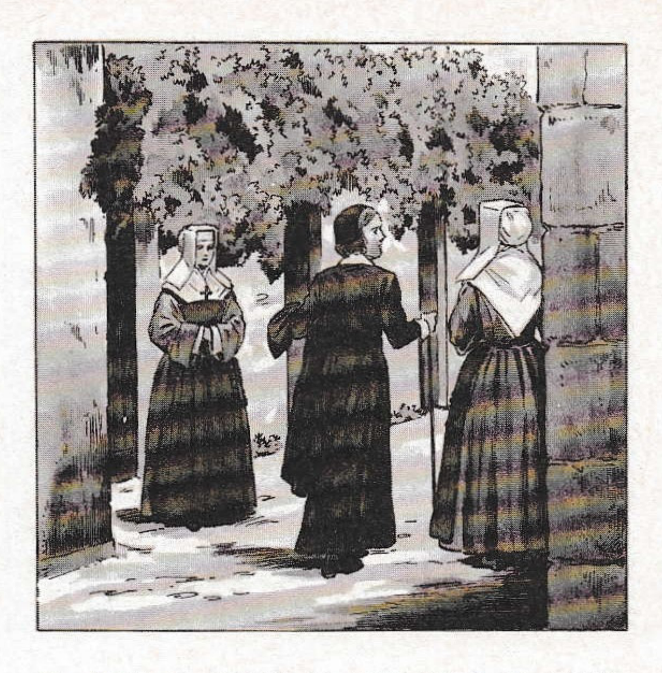
M. Le Valois vient saluer les Filles de la Sagesse; Mère Marie-Louise, aussitôt qu'elle le voit, a l'intuition que ce prêtre lui est envoyé par Dieu. Elle ne dit rien toutefois et M. Le Valois, après s'être un peu reposé, repart vers Niort, où il doit rencontrer M. Mulot pour se faire admettre dans la « Compagnie ».

92 A la « Maison-Longue », trois postulantes se sont présentées, que Marie-Louise forme de tout son cœur. La joie règne avec la bonne entente et l'affection mutuelle, même si, bien souvent, on manque du nécessaire au point de devoir se contenter d'un morceau de pain.

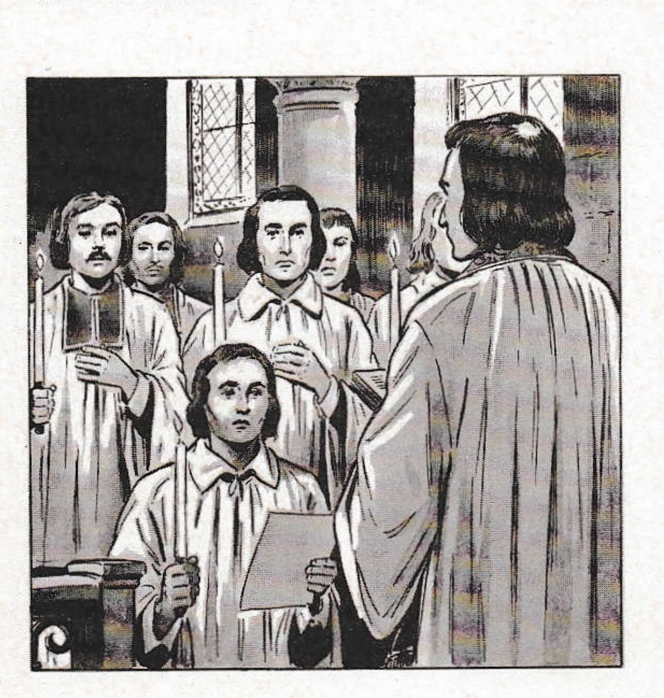
Le bon René Joseau, tout en aménageant le « Chêne-Vert », s'arrange pour apporter de temps en temps un petit supplément à la maigre pitance. Il pense de plus en plus à se consacrer à Dieu pour de bon. Pour obtenir la certitude de sa vocation, il veut faire une retraite.



93 C'est vers Nantes qu'il se dirige, pieds nus et bâton de pèlerin en main. Ayant marché malencontreusement sur un vieux clou, le voilà arrêté en pleine campagne par la petite blessure qui s'est infectée, faisant enfler le pied. Que faire? Il y a là une fontaine, à laquelle il se désaltère en mangeant son pain. Puis il lave la plaie et, priant ardemment Marie de lui venir en aide, il la marque du signe de la croix. La guérison est instantanée : plaie fermée, pied redevenu sain. Plein de joie et de gratitude, René reprend la route en chantant.

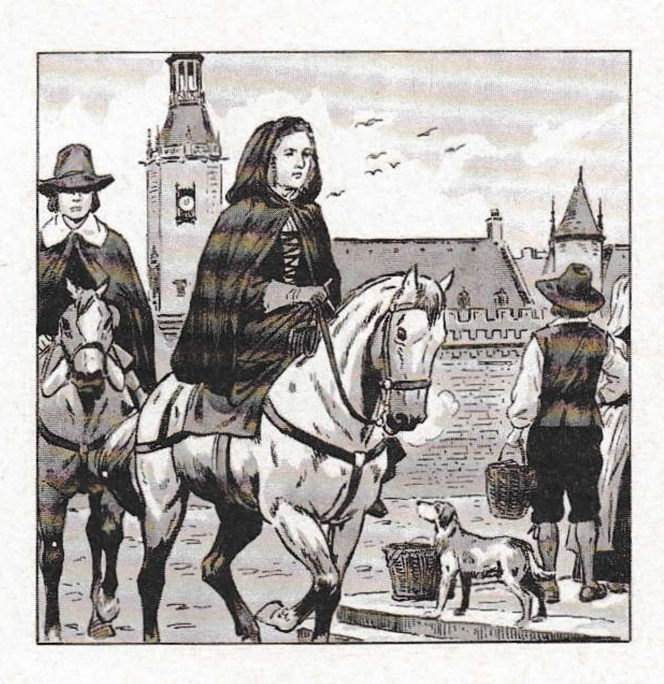


94 Après ce sourire de Notre-Dame, sa retraite ne pouvait qu'être bonne. C'en est fini des hésitations : il se sent assuré de sa vocation et revient le plus vite possible raconter son aventure à la bonne Mère Marie-Louise. Le « Chêne-Vert » est maintenant prêt; et c'est M. Le Valois qui va l'occuper le premier. En effet, sa santé délicate n'a pas résisté aux premières tournées. Il sera donc « résident » à Saint-Laurent, à la satisfaction du curé qui l'apprécie beaucoup — mais surtout à la joie de la Mère, qui voit son secret désir réalisé.



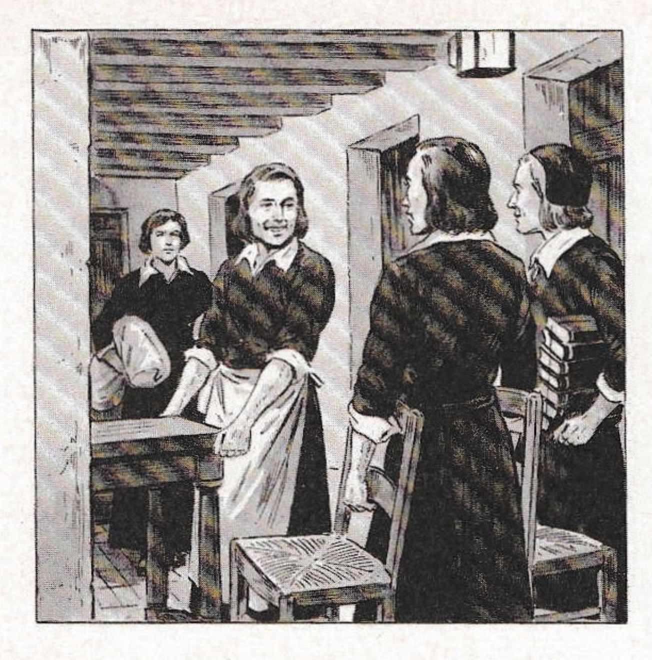
95 Voici maintenant l'été; les missionnaires se rassemblent dans leur nouvelle maison. René Joseau a fait son noviciat sous la direction de M. Le Valois. Il peut donc, en même temps que ses compagnons prêtres et frères, faire sa profession religieuse. A la rentrée scolaire, il sera chargé d'une école pour les garçons — et il soignera en même temps les malades pauvres du pays.

De même, après une année complète de formation de ses novices, Mère Marie-Louise ouvrira une école où les jeunes religieuses recevront les filles.



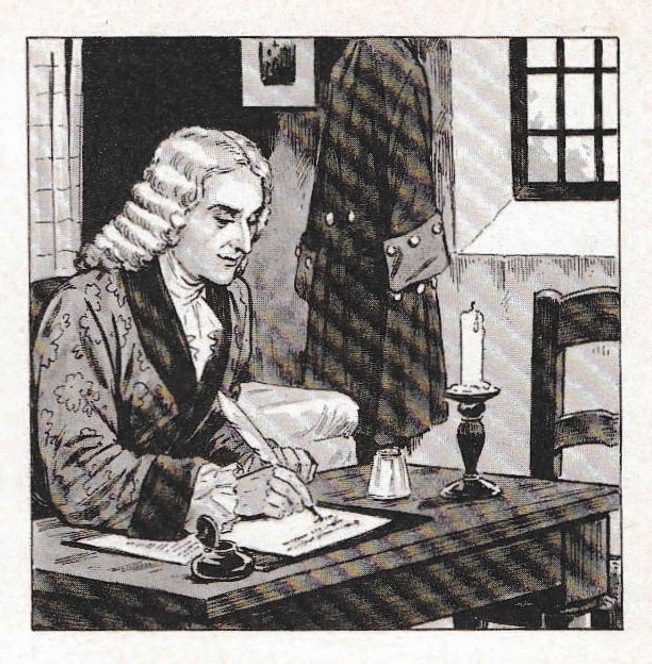
96 Le curé-doyen devrait être satisfait... Pourtant il ne renonce pas à ses préventions et souhaite toujours — on se demande pourquoi —, voir partir les Filles de la Sagesse.

L'évêque, au contraire, autorise M. Mulot à recevoir la profession des anciennes et à donner l'Habit aux jeunes qui ont achevé leur noviciat. C'est encore Mme de Bouillé qui, partant à cheval pour La Rochelle, a rapporté cette autorisation. Le 16 décembre 1722 donc, dans cette église de Saint-Laurent où le saint a prêché, quatre novices — dont Françoise Trichet — reçoivent l'Habit de la Sagesse.



97 Le matin même, les quatre premières Sœurs, dans l'intimité de la Communauté, ont prononcé leurs vœux. La Congrégation prend ainsi un nouveau départ.

La « Maison-Longue » est devenue trop petite, surtout depuis qu'on a ouvert l'école. Au contraire, le « Chêne-Vert » est trop vaste pour les missionnaires qui y résident peu. On fait donc l'échange des demeures. Les Pères se fabriquent de petites cellules dans les locaux habités jusque-là par les Sœurs. Ce n'est pas compliqué : ils sont habitués à la dure et se contentent de peu.



98 Même le marquis de Magnanne, ce chrétien 100 %, qui désire vivre avec les missionnaires, se trouve satisfait d'une de ces étroites chambrettes où il n'existe aucune espèce de confort. Il y vit dans la plus grande simplicité, priant et écrivant de petites brochures sur des thèmes chrétiens, qu'il fait imprimer et diffuser à ses frais.

Chez les Sœurs comme chez les Pères, des retraites sont organisées, et les gens y viennent, non seulement du bourg même, mais des communes environnantes.



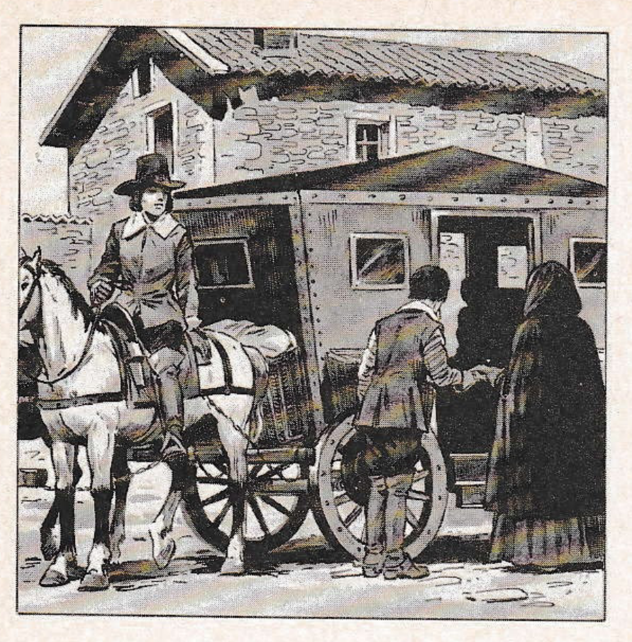
99 Les Filles de la Sagesse sont bientôt connues et estimées hors de leur entourage immédiat. C'est ainsi qu'une chrétienne de Nantes, qui, sur le conseil de Montfort, a pris en charge depuis plusieurs années l'Hospice des Incurables, pense à elles pour une école ouverte à Rennes, mais dont la directrice ne donne pas satisfaction.

Marie-Louise est heureuse de ce premier appel à « essaimer », d'autant qu'elle se souvient d'une prophétie du saint : « Il y a à Rennes une maison où vous irez... » Emmenant une compagne, elle va vers la capitale de la Bretagne.



100 C'est là que Montfort a vécu si longtemps, qu'il a étudié, qu'il s'est dévoué, jeune encore, aux malades pauvres. Son souvenir est resté très vivant à Rennes.

Pour l'école, Marie-Louise déploie beaucoup de délicatesse, car la directrice incapable refuse de quitter son poste. Après bien des difficultés, les choses s'arrangent. Les parents sont heureux de voir leurs enfants en de bonnes mains, et ces gens, pauvres pour la plupart, témoignent leur reconnaissance par de petits dons en nature à ces religieuses, qu'ils voient encore plus démunies qu'eux.



101 La Mère a été obligée de rester six mois à Rennes. Quand elle rentre à Saint-Laurent, elle constate que Mme de Bouillé a de plus en plus joué à la supérieure. Ses initiatives partent d'un bon cœur, mais elles tombent souvent à côté. C'est ainsi que, sachant le chagrin que ressent la Mère du fait que les deux Rochelaises laissées provisoirement sur place (lorsqu'on était retourné à Poitiers) n'ont jamais rejoint la communauté, elle se promet d'arranger cela. La voilà partie pour La Rochelle, où elle descend chez Mme Valleau.

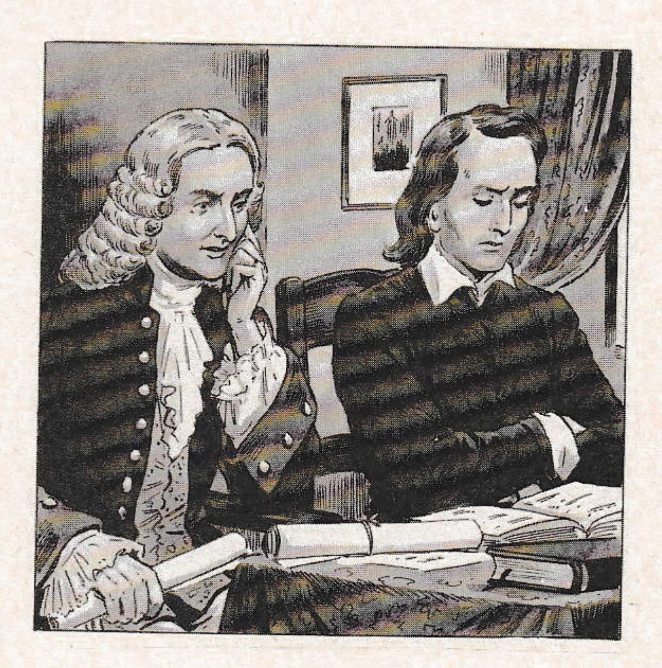


102 Voyant la jeune sœur de Marie, elle lui dépeint avec un tel enthousiasme la vie à Saint-Laurent que la petite, à peine adolescente, demande et obtient la permission d'y aller. Marie, qui vit toujours en consacrée avec quelques compagnes et qui n'a jamais oublié Mère Trichet, dont elle souffre souvent d'être séparée, décide d'accompagner sa petite sœur.

Malheureusement, la Mère est justement à Rennes et Marie, dépaysée à Saint-Laurent, ne peut se décider à faire le pas qui la réintégrerait parmi les Filles de la Sagesse.



103 Quand Mère Marie-Louise rentre, elle est désolée d'avoir manqué cette visite. Elle trouve d'ailleurs sa maison mal gérée par Mme de Bouillé, qui ne sait pas administrer, a fait des dépenses inutiles réduisant la communauté à la misère, et même emprunté des sommes assez lourdes ici et là. Elle traite René Joseau comme s'il était son domestique personnel. Les sœurs sont fatiguées de la manière dont elle mène tout le monde et, malgré toute la patience qu'elles ont essayé de montrer, n'en peuvent plus d'avoir constamment cette dame dans la maison.



104 M. Mulot et M. de Magnanne sont bien d'avis qu'il faut que Mme de Bouillé se retire..., mais aucun d'eux ne veut se charger de le lui faire comprendre; c'est la Bonne Mère qui, le cœur gros, doit procéder à l'exécution; mais elle a tant prié pour cela que, le premier moment de stupeur passé, la brave femme se laisse convaincre sans faire d'éclats et sans retirer aucunement son amitié.

Quand il lui faut rendre ses comptes, elle n'est toutefois pas fière et dit piteusement :





105 « Voilà six francs... » C'est tout ce qu'il y a en caisse. Six francs, pour faire vivre toute une maison où l'on reçoit aussi des enfants orphelines, où l'on doit se procurer des remèdes pour les malades pauvres ! Il y aurait de quoi se désespérer... Marie-Louise court à l'oratoire et met ses six francs aux pieds d'une statue de l'Enfant-Jésus, le suppliant de faire en sorte que l'œuvre du Seigneur puisse continuer. Les jours suivants, plusieurs jeunes filles apportent un petit bien en demandant leur admission. C'est la réponse de la Providence à la prière confiante de la fondatrice.

106 On respire désormais. Même si l'on doit encore beaucoup se priver et même souffrir souvent de la faim, on le fait avec courage, dans une maison qui a retrouvé le calme et la sérénité.

La Bonne Mère organise les journées pour que tout ce qui s'y accomplit le soit sous le regard de Dieu et pour lui. A son exemple, ses filles font passer l'esprit de prière à travers tout ce qu'elles font; il en résulte que les classes sont bien tenues, les malades bien soignés, et tous les cœurs contents.





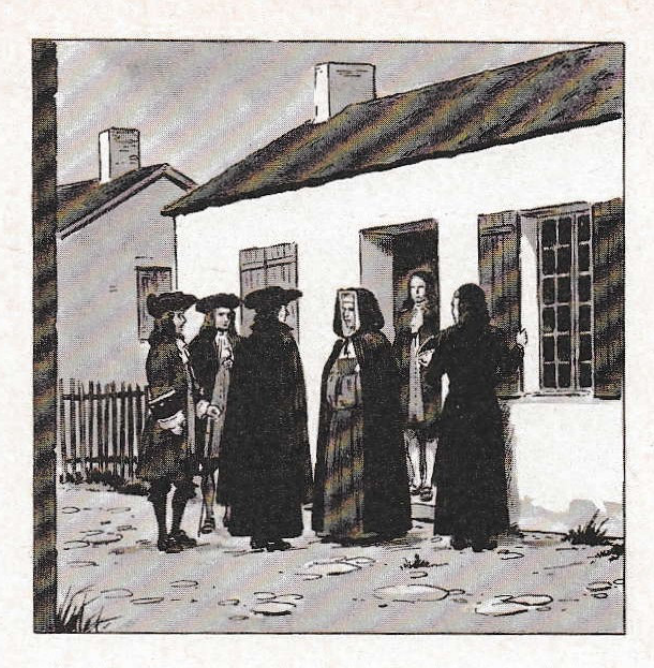
107 C'est peu de mois après cette réorganisation qu'une nouvelle parvient de La Rochelle : l'Hôpital Saint-Louis, où Catherine Brunet s'est dévouée quelques années plus tôt, donne de grands soucis aux administrateurs, qui souhaitent remplacer les gouvernantes par des religieuses. Ils regardent du côté de Marie Valleau et de ses compagnes, qu'ils savent bien formées. Elles tiennent alors une école au faubourg Saint-Nicolas.

Dès qu'elle apprend cela, Mère Marie-Louise décide d'aller elle-même à La Rochelle. Elle emprunte dix écus et la voilà partie.

108 Sans prévenir personne, elle va tout droit à l'école Saint-Nicolas. La surprise et la joie se partagent le cœur de Marie Valleau, fort émue de revoir — après six ans — celle qu'au fond elle a toujours considérée comme sa mère. Il ne faut pas longtemps pour que les deux dissidentes décident de reprendre leur place dans la famille des Filles de la Sagesse.

En attendant, c'est la Bonne Mère qui va répondre à la démarche des administrateurs de l'Hôpital. Et c'est Catherine Brunet, malgré son âge et sa santé déficiente, qui reviendra tenir, avec quelques autres, cette grande « Maison des Pauvres ».





109 Mère Marie-Louise, désireuse d'éviter tout déboire, propose un contrat si bien pensé qu'il servira longtemps de modèle pour d'autres hôpitaux civils et militaires. Bientôt l'ordre règne à nouveau et le Bureau ne ménage pas ses compliments.

Tandis que Marie-Louise veille ainsi à tout, une douloureuse nouvelle lui parvient : sa chère maman, depuis quelque temps malade et infirme, est morte sans qu'aucune de ses filles ait pu venir à son chevet. C'est un très grand chagrin pour le cœur si affectueux de la Bonne Mère.

110 Elle écrit à son frère Julien, chez lequel vivait Mme Trichet : « Dieu seul a pu me séparer d'elle... La douleur que j'éprouve m'empêche d'en dire davantage. »

Alors qu'elle s'apprête à repartir pour Saint-Laurent, on lui demande d'ouvrir une nouvelle communauté dans l'île de Ré, à La Flotte. Ce sera une petite maison, où deux Sœurs suffiront pour faire l'école et soigner les malades. Après une visite elle accepte. Maintenant la Mère peut rentrer, emmenant sa chère Marie Valleau retrouvée. Après lui avoir rendu l'Habit de la Sagesse, c'est elle qu'elle enverra comme supérieure à La Flotte.





111 Les émotions et les fatigues ont épuisé la Bonne Mère, dont la santé donne soudain des inquiétudes. Mais elle rassure tout le monde : « Non, dit-elle, je ne mourrai pas maintenant, car nous avons encore l'Hôpital de Poitiers à gouverner, et M. de Montfort m'a prédit qu'il me serait confié. »

Elle se remet en effet, tandis qu'au contraire Catherine Brunet va achever à La Rochelle sa belle vie de dévouement. Elle y meurt à soixante ans, en décembre 1725, admirée et regrettée par tous.

112 Encore affaiblie par la maladie qui l'a frappée, Marie-Louise éprouve une très grande peine de cette mort. Catherine était sa première compagne, une véritable amie. Dès qu'elle est assez forte pour voyager, elle retourne à La Rochelle pour pleurer et prier sur sa tombe.

On commence maintenant à recevoir des demandes de fondations de divers côtés. Heureusement, des postulantes continuent de se présenter et la Mère les prépare à leurs tâches futures. Elles apprennent à soigner les malades, à panser les plaies, à préparer les remèdes, comme aussi — pour celles qui seront enseignantes — à faire la classe.





113 Quand l'Hôpital Général de Niort fait savoir qu'il désire des Filles de la Sagesse, Mère Marie-Louise peut y emmener une bonne équipe. Les conditions dans lesquelles se trouve cet Hôpital sont désastreuses. La crasse règne partout, les paillasses sont pourries et pleines de vermine, le linge inexistant, les pauvres répugnants de malpropreté, mangés de poux et de gale. Quel travail ! Mais les Sœurs sont braves; on nettoie, on brûle ce qui ne peut servir, on taille les cheveux et les barbes, on soigne les innombrables « bobos ». La Mère recrute quelques bonnes chrétiennes pour faire des vêtements.

114 Bientôt ces malheureux, habillés de neuf et soulagés d'une partie de leurs maux, ne sont plus reconnaissables. Sans tenir compte de la fatigue qu'elles ressentent jusqu'à épuisement, les religieuses travaillent, travaillent, trop peu nombreuses pour l'énormité de la tâche. L'une d'elles, soudain malade, meurt en quelques jours. A peine est-elle enterrée qu'une autre la suit dans la tombe..., puis une troisième. Quand la Mère, rappelée par ces trois deuils successifs, arrive à Niort, une quatrième sœur est à l'agonie : on a déjà préparé le suaire pour l'ensevelir.



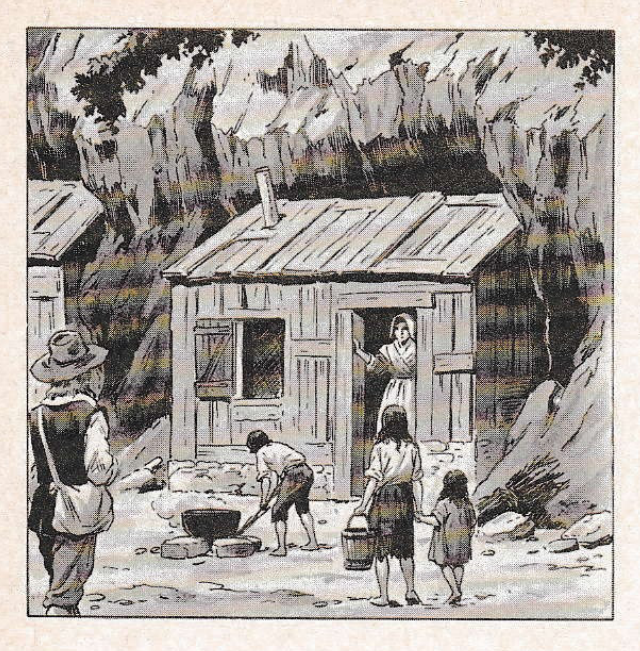


115 Marie-Louise, au comble de la douleur, se précipite à la chapelle et prie si fort qu'elle obtient le miracle demandé. Lorsqu'elle revient auprès de la mourante, celle-ci lui dit : « Je n'ai plus mal, donnez-moi quelque chose à manger car je suis guérie. » Elle l'est si bien en effet qu'elle vivra encore près de cinquante ans.

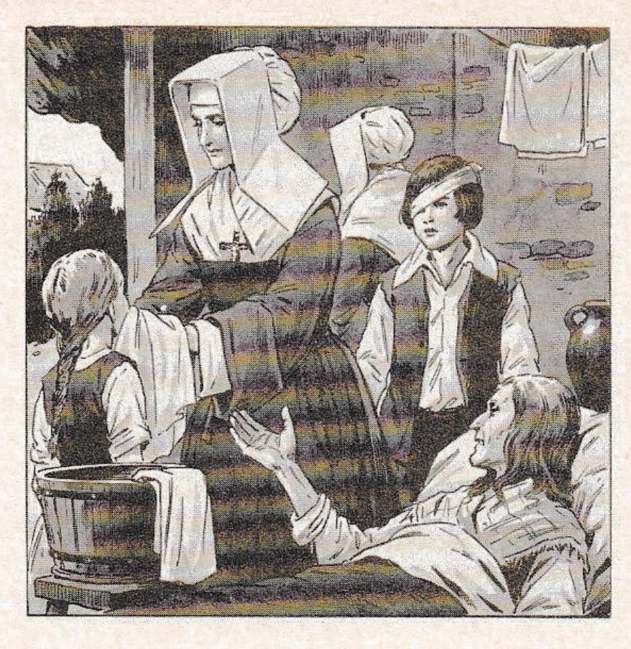
La Bonne Mère rentre à Saint-Laurent. Mais la série des morts de Niort n'est pas close. Trois autres décès, survenus en peu de temps, feront donner à cet Hôpital le nom de « tombeau des Filles de la Sagesse ».

116 Douloureuse mais non découragée, la fondatrice, qui sait que, comme l'a dit Jésus, « le grain doit être jeté en terre et mourir pour porter du fruit », ne doute pas un instant que ces sacrifices et ces morts acceptées ne soient le signe d'une bénédiction de Dieu sur son Institut.

Il compte maintenant, à côté des grands Hôpitaux, un certain nombre de petites maisons, où la communauté tient l'école, prépare les jeunes filles à leur mission de mères de famille, visite les malades, fait des distributions de bouillons aux miséreux si nombreux qui passent.



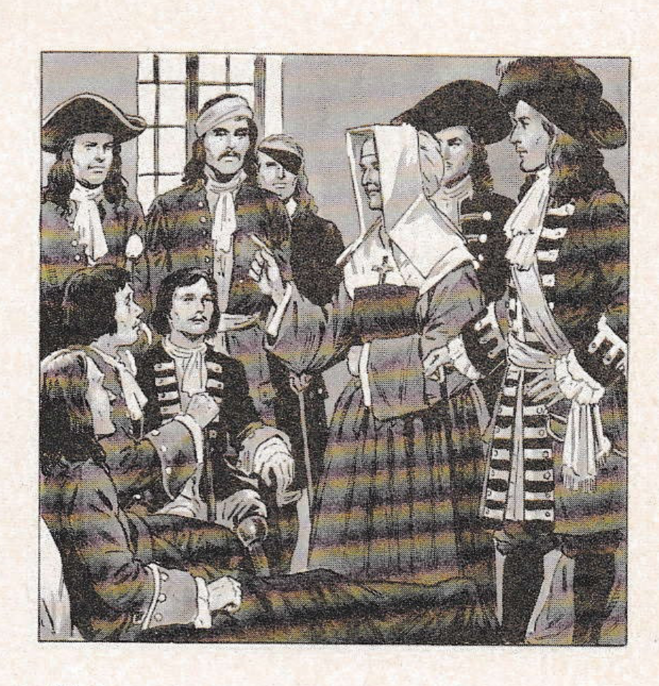
117 L'action des Filles de la Sagesse se multiplie ainsi dans la région, augmentant aussi la joie au cœur de Mère Marie-Louise. Et voilà qu'on lui demande des Sœurs pour Poitiers. Ce n'est pas encore l'Hôpital Général, mais le faubourg de Montbernage, là même où Jacques Goudeau garde le sanctuaire installé par Montfort en l'honneur de la Sainte Vierge. Ce quartier est pauvre; les habitants y vivent en partie dans les trous de rochers, qu'ils ont prolongés par quelques constructions précaires. Ces braves gens veulent avoir une « maison de charité » pour instruire leurs enfants et les soigner dans leurs maladies.



118 Mme de Bouillé et M. de Magnanne prennent à cœur leur demande, font les démarches, cherchent le local et l'aménagent un peu. C'est une unique pièce, sous un énorme rocher qui, la surplombant, empêche le soleil d'y pénétrer. Les Sœurs s'en accommodent; elles en ont vu d'autres...; et puis elles ne voudraient pas être mieux logées que leurs voisins ! A deux seulement, elles se chargent des enfants, des malades, de tous ceux qui, dans cette banlieue de Poitiers, trouvent en elles de vraies amies prêtes à les comprendre toujours et à les aider de leur mieux.

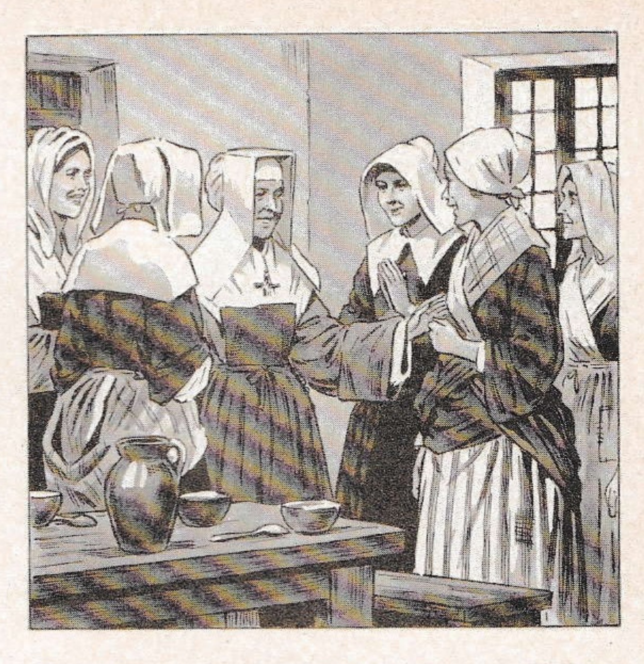


119 La Bonne Mère, pendant ce temps, est occupée par une fondation d'un tout autre genre, celle du Château d'Oléron. Dans ce chef-lieu de l'île, il y a des hôpitaux militaires pour les marins et pour les soldats, qu'on est en train de réorganiser. La tenue en est proposée aux Filles de la Sagesse, qui dépendront ainsi des autorités officielles de la Marine et de la Guerre. C'est une grosse décision à prendre, car il s'agit d'un service assez particulier, qui présente pas mal de difficultés. Après avoir beaucoup réfléchi devant Dieu, Mère Marie-Louise accepte et fait venir sept Sœurs particulièrement compétentes.



120 Aux soins comme à la pharmacie et en tous autres emplois, elles réussissent si bien que les officiers déclarent bientôt : « Jamais les malades n'ont été mieux soignés et plus tôt guéris. » La Mère Marie-Louise exerce en même temps une influence heureuse sur ces soldats et marins. Beaucoup retrouvent la foi, perdue au cours de leur vie mouvementée. Ainsi, en se donnant elles-mêmes de tout leur cœur, c'est Dieu que les Sœurs font revivre dans ce milieu, à tel point qu'un chirurgien-major, bouleversé par leur témoignage, se convertit.

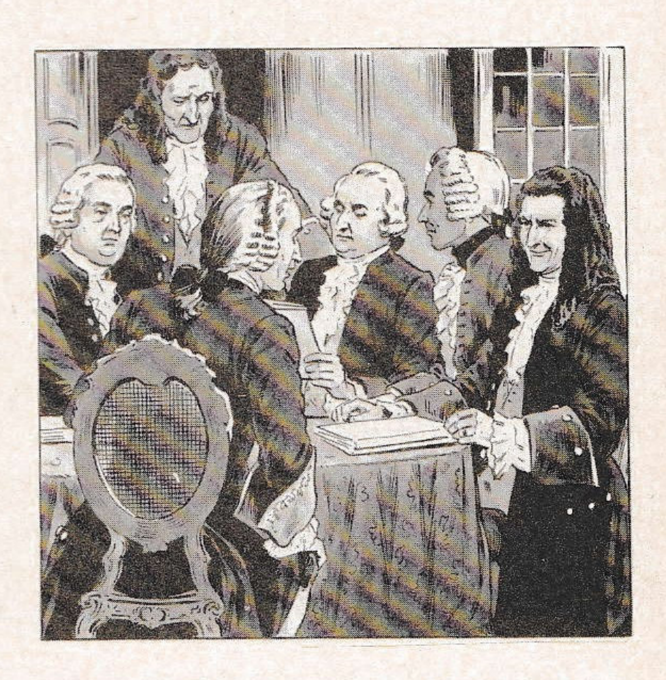




121 La Mère est restée trois ans dans l'île d'Oléron, et cette absence a paru bien longue à ses Filles de Saint-Laurent. Une belle surprise l'y attend : le Saint-Sacrement a été installé à demeure à la Maison-Mère. Ainsi, les religieuses âgées ou malades peuvent jouir de cette Présence eucharistique. La pauvreté règne toujours, mais loin d'en être effrayée, la continuatrice de Montfort y voit un très bon signe. Quand la situation devient trop critique, elle redouble de confiance en Celle qu'elle considère comme la vraie supérieure : Marie, Mère de Dieu. Cela lui réussit toujours.

122 Après le faubourg de Montbernage, Poitiers lance un second appel pour la « Maison des Pénitentes », où l'on reçoit des pauvres femmes que la misère a conduites au vice. Quatre Sœurs partent pour tenir cette maison. La Mère les accompagne et tire si bien parti des misérables locaux affectés à cette œuvre, qu'elle en fait un refuge convenable où ces malheureuses, se sentant enfin aimées, reprennent goût à une vie saine et honnête. Marie-Louise retrouve avec joie son frère Julien, marié et père de famille. Ce sont des heures bien douces à son cœur affectueux.

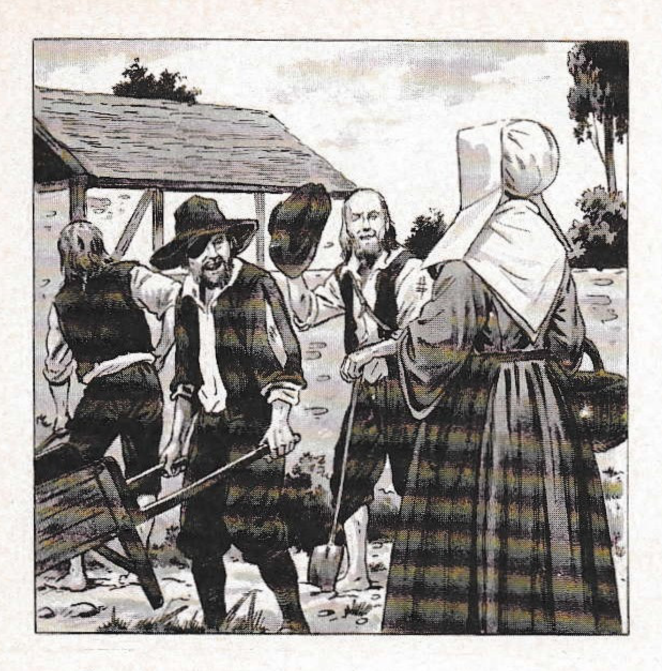




123 La région de Saint-Laurent, lorsqu'elle y rentre, est durement éprouvée par la famine. Les yeux de la Bonne Mère se remplissent de larmes en voyant les petits visages amaigris des écolières. Elle donne tout ce qu'elle a, réduisant la communauté au strict minimum vital. Elle porte des vivres aux pauvres trop affaiblis pour sortir, bouleversée par la faim qui se lit dans les regards fiévreux. Et quand vraiment elle n'a plus rien, le Seigneur inspire à une personne des environs, qui gardait précieusement une belle somme d'argent, de la lui remettre; ainsi peut-elle continuer son aide.

124 Plusieurs années ont encore passé lorsque, enfin, l'Hôpital Général de Poitiers fait connaître son désir de confier l'établissement aux Filles de la Sagesse. C'est en 1748. Les choses sont allées de mal en pis dans la grande « Maison des Pauvres » et les administrateurs, ne sachant plus comment s'en sortir, se sont finalement dit : « Redemandons les religieuses qui ont fait leurs preuves dans la maison et donnent toute satisfaction à La Rochelle et à Niort. »

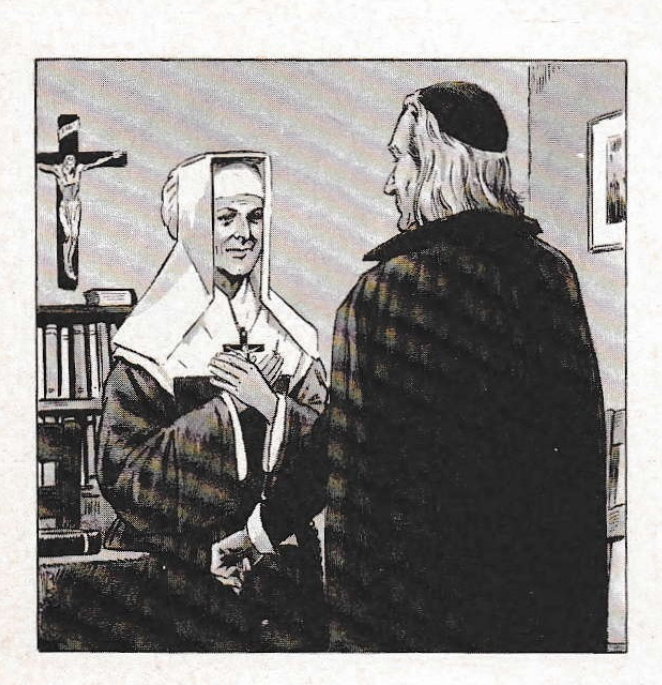
Cette fois, Marie-Louise le sait, ce sera la réalisation de la prédiction du Père de Montfort.





125 Elle a maintenant soixante-quatre ans, mais c'est avec ardeur qu'elle reprend la route. Après un court repos chez Julien, la voilà, tout émue, dans cet Hôpital où elle a tant de souvenirs. Les cinq Filles de la Sagesse arrivées de Saint-Laurent pourront, grâce à l'ordre revenu, assurer leur service dans la paix. Les hospitalisés, mieux nourris, bien soignés, cessent de se plaindre et se remettent volontiers au travail. Admirant la conduite du Seigneur, qui a ainsi ramené à son berceau l'institut qui y fut fondé, Marie-Louise quitte à nouveau sa ville et rentre à la Maison-Mère.

126 Les vides vont se faire maintenant autour d'elle : déjà M. Le Valois, qui l'a tant aidée dans des moments difficiles, est retourné à Dieu. En cette année 1748, c'est M. Vatel, le premier compagnon du Père de Montfort, qui meurt en quelques jours, et sa mort est vivement ressentie par la Bonne Mère. Après seulement quelques mois, le bon Père Mulot est, lui aussi, emporté en pleine mission à la suite d'une petite blessure qui entraînera le tétanos. Jusqu'au bout, cachant le plus possible sa souffrance, il a prêché et confessé, les hommes venant jusqu'à son lit, lorsqu'il ne peut plus se lever.





127 Ces deuils successifs sont extrêmement douloureux pour la Mère. Dieu lui envoie cependant une consolation : le doyen de Saint-Laurent, qui a fini de bouder les Filles de la Sagesse, vient lui apporter, avec sa sympathie, ses regrets pour le passé : « Je remercie mille fois le Seigneur, dit-il, de vous avoir appelées dans ce lieu... »

C'est à Questembert que le Père Mulot a rendu à Dieu sa belle âme. Les missionnaires rapportent tristement son cœur dans un reliquaire de plomb, qu'on scelle dans le mur de la chapelle du « Chêne-Vert ». M. Audubon est élu pour lui succéder.

128 A la « Maison-Longue », le marquis de Magnanne achève aussi sa vie de grand chrétien. Jusqu'à la fin, il se plie au règlement et à la vie austère des missionnaires, faisant l'admiration de tous par sa foi et son esprit de prière. Marie-Louise le soigne et l'entoure comme elle eut fait pour son propre père. Sereinement, le vieillard meurt entre ses bras. Il avait près de quatre-vingt-six ans.

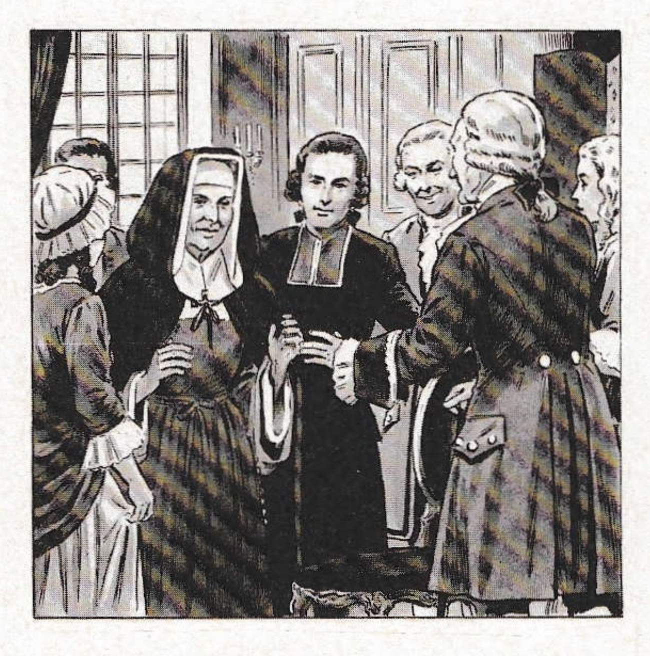
La Bonne Mère en a soixante-dix; il est temps, songe-t-elle, d'entreprendre une grande tournée pour visiter toutes les maisons de l'Institut.

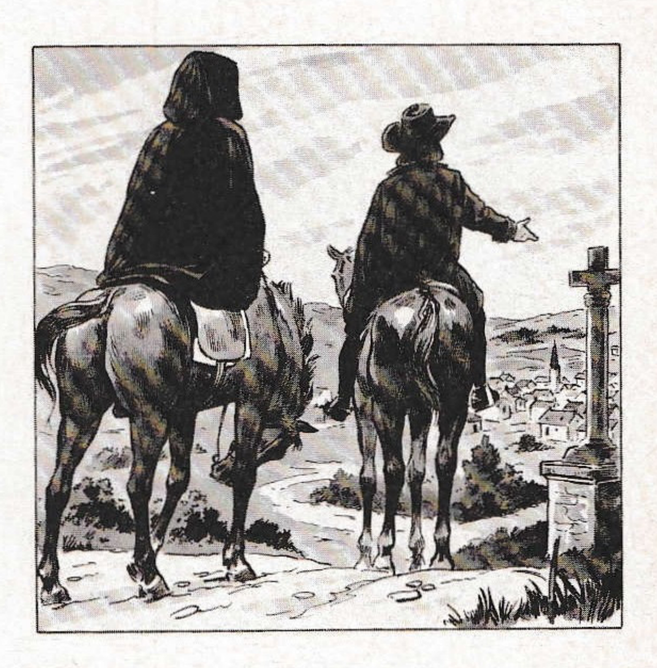




129 Autour d'elle, on redoute un peu la fatigue qui en résultera. Pensant que c'est son devoir, la Mère calme les craintes et se hisse péniblement à cheval. Frère Jean, qui l'accompagne, se demande avec inquiétude si l'on ira loin. Mais à chaque étape, Marie-Louise reprend des forces et repart plus vaillante. Les communautés la reçoivent avec des cris de joie. On sent si bien en elle « la Mère » prête à tout entendre et à tout comprendre — celle aussi qui a reçu du saint Père de Montfort cette Règle dont il s'agit de bien saisir l'esprit pour la vivre en toutes circonstances.

130 L'Hermenault, Doix, Saint-Jean de l'Hyversay, Saint-Xandre, Esnandes, puis La Rochelle, la voient tour à tour, bonne et souriante, encourageant ici, consolant là, communiquant à chacune cet esprit de force et d'amour qui la dirige en tout. Après La Rochelle, c'est l'embarquement pour les îles de Ré et d'Oléron. Voici maintenant Niort, où le sacrifice des premières envoyées a fait lever une moisson de grâces. Et voilà Poitiers, la cité chère entre toutes. Du faubourg de Montbernage — où la population l'acclame — jusqu'à l'Hôpital, en passant par la Maison des Pénitentes, elle revit tant et tant de souvenirs !



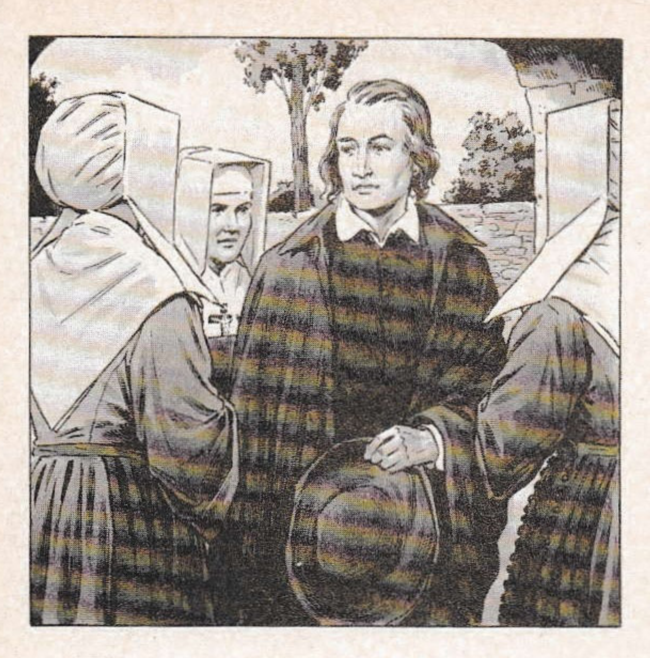


131 Ce vieil homme tout ému, c'est Jacques Goudeau, heureux de la saluer une dernière fois; une de ses petites-filles, actuellement au noviciat de Saint-Laurent, deviendra un jour supérieure générale. Quand elle s'arrête chez son frère Julien, toute la famille l'entoure affectueusement. L'aîné de ses neveux est prêtre, le second sera homme de loi, comme son grand-père le Procureur et, à ce titre, rendra bien des services à « la tante Marie-Louise » et à son Institut.

Cette visite à Poitiers est un adieu, la Bonne Mère le sait, et c'est un regard attendri qu'elle pose sur tout et sur tous.

132 La boucle est maintenant bouclée : il faut rentrer. Quand, le 24 août 1750, elle aperçoit dans le lointain le clocher de Saint-Laurent, elle se reporte au jour où, venant pareillement de Poitiers, son compagnon de route le lui montra dans la brume du soir. Que de chemin parcouru depuis ! L'émotion et la reconnaissance l'étreignent.

Il y a des mois qu'elle est partie; elle a supporté de dures chevauchées. Pourtant, lorsqu'elle descend de cheval au milieu de ses Filles joyeuses, elle semble mieux portante qu'au départ. Et que de choses elle va leur raconter !





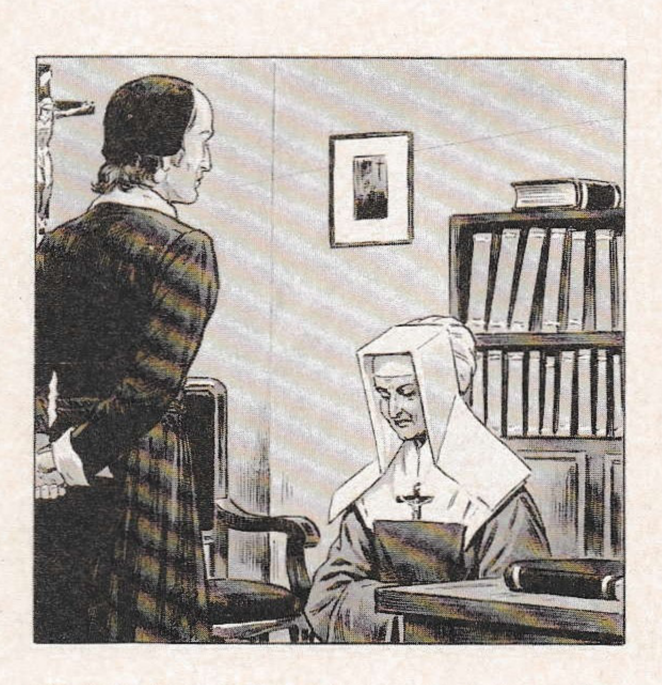
133 Désormais, la Bonne Mère ne voyagera plus. Elle a pris déjà depuis quelque temps une Assistante, Sœur Florence, et partagé les responsabilités avec plusieurs autres collaboratrices. Ainsi, les diverses maisons sont bien suivies et aidées dans leur service apostolique.

Les fondations se multiplient et débordent bientôt le Poitou et la Bretagne : Saint-Lô est le premier établissement des Filles de la Sagesse en Normandie.

Le Père Audubon, à l'occasion de ses tournées missionnaires, visite les communautés sans jamais ménager ses forces.

134 En sautant un jour dans un bac pour traverser une rivière, un faux mouvement lui occasionne une douloureuse hernie. Il prêche comme si de rien n'était. Mais le mal s'aggrave si vite que, seule, une opération peut le sauver. Il s'y soumet de bon cœur et le chirurgien, pendant trois heures, travaille dans la chair vive (on ne connaît pas l'anesthésie à cette époque), malheureusement sans succès. « Oh ! que je suis content de mourir en mission ! » s'exclame le malade. Après huit jours de grandes souffrances, le supérieur des missionnaires s'en va rejoindre ses prédécesseurs. Il n'avait que quarante-cinq ans.





135 Celui qui lui succède, le Père Besnard, est plus jeune encore : trente-huit ans. Il dirigera longtemps la famille montfortaine et sera le premier biographe de Mère Marie-Louise.

Elle vieillit doucement, la chère Bonne Mère, entourée de l'affection respectueuse de l'ensemble de ses Filles. Il en est cependant deux qui vont la faire beaucoup souffrir. Dieu permet ainsi que ses meilleurs amis, ceux dont il attend beaucoup, subissent le même genre d'épreuve que son Fils Jésus, calomnié et injurié par son peuple, renié par un de ses apôtres et trahi par un autre.

136 Deux Sœurs donc, voulant sans doute se faire valoir, commencent à critiquer la Mère à tout propos, glissant un mot méchant ici et là. C'est si facile de faire du tort à quelqu'un sans en avoir l'air ! A force de répéter des mensonges, elles ébranlent la confiance que toutes avaient en leur sainte fondatrice. Elles arrivent même à inspirer des doutes au Père Besnard, qui, en somme, ne connaît que peu Mère Marie-Louise. Comme Jésus devant ses juges, celle-ci se tait. Elle trouve là une des plus dures parmi les « croix » promises par Montfort, puisqu'elle lui vient de sa propre Famille religieuse.



137 La situation s'envenime. Il n'y a plus ni paix ni joie à la Maison-Mère, où la calomnie fait sournoisement son chemin. Le cœur déchiré, la Bonne Mère se refuse à critiquer qui que ce soit. Elle attend que Dieu lui-même envoie la lumière. Celle-ci viendra enfin; les deux pauvres Sœurs, causes de tout ce trouble, seront éloignées; Marie-Louise sortira grandie de cette longue épreuve, qui a duré deux ans. Sans manifester la moindre rancune ou animosité, elle n'a « que bonté et douceur pour celles qui s'étaient laissé prendre », écrira plus tard le Père Besnard.



138 Après cette tempête, qui est pour la Mère comme une ultime purification, l'affection fraternelle règne de nouveau à Saint-Laurent, et les fondations continuent. A Poitiers encore, les Filles de la Sagesse prennent en charge l'Hospice des Incurables, où sont recueillis et soignés les malheureux atteints de maladies contagieuses qui ne leur permettent pas d'être reçus à la Maison des Pauvres.

Puis, à Lorient, c'est l'Hôpital civil et militaire de ce port, de construction récente, qui les demande. Elles sont les premières religieuses à y venir.



139 Le Père Besnard recueille le plus qu'il peut de souvenirs sur M. de Montfort et sur les débuts de l'Institut, car la Mère a maintenant près de soixante-quinze ans.

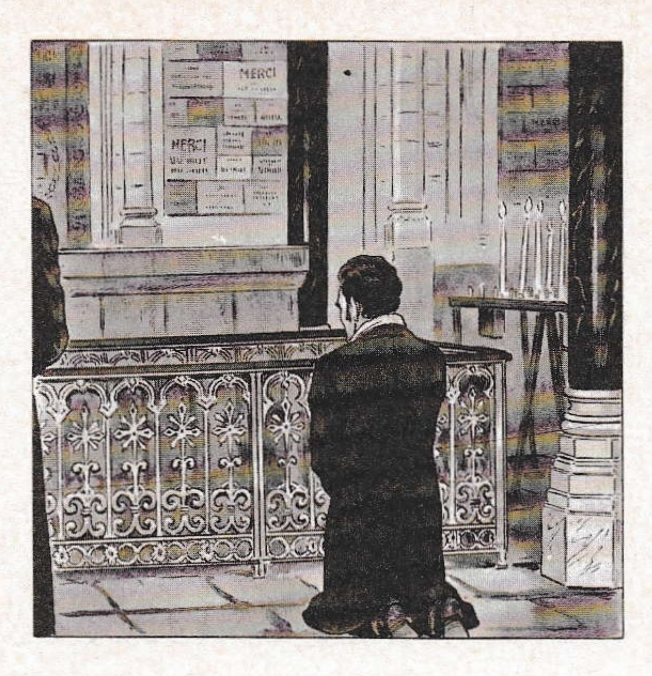
En décembre 1758, butant sur un obstacle laissé dans un couloir, elle fait une lourde chute et se déboîte l'épaule. Il faut deux heures au médecin — et combien de souffrance ! — pour remettre l'articulation en place. Pendant cinquante jours, elle aura le bras et l'épaule immobilisés par un bandage pénible. Loin de se plaindre, elle accepte cette épreuve avec son sourire habituel, désolée seulement de ne pouvoir travailler.



140 Cet accident l'a beaucoup fatiguée; on se rend compte autour d'elle qu'elle pense de plus en plus à rejoindre le Seigneur, avec lequel elle a de longs colloques. En avril 1759, au sortir de la prière du soir, elle est soudain saisie de frissons, avec une violente douleur au côté. « C'est le coup de la mort », dit-elle aussitôt à Sœur Florence. Elle a une forte fièvre et doit garder le lit. Elle sait déjà que Dieu l'appelle et se prépare au grand départ. Elle prie, redit sa joie d'aller bientôt voir Dieu, la Sainte Vierge et tous ceux qui sont partis avant elle. Elle demande à Sœur Florence de lui chanter les cantiques qu'elle aime.

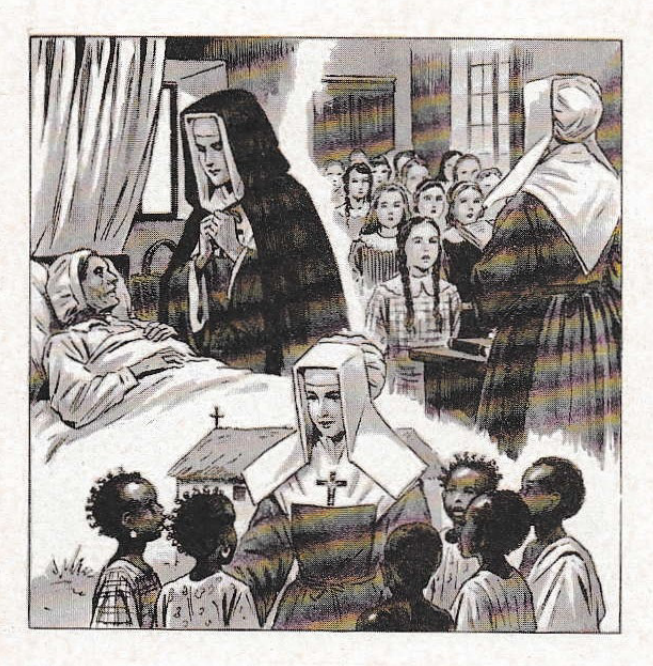


141 Elle dicte un testament où elle résume ce qui lui semble le plus important pour l'Institut. Le 27 avril, elle reçoit avec foi le sacrement des malades. Le lendemain, voyant que la fin est proche, le Père Besnard lui demande de bénir toutes ses Filles présentes, absentes et futures. On l'entend ensuite redire plusieurs fois le « Magnificat », le « Salve Regina », le « Regina cœli ». A la fin de la journée elle murmure « Alleluia, alleluia ». La nuit vient. Tenant son crucifix, elle articule encore : « Mon Seigneur et mon Dieu. » Ce sont ses dernières paroles au moment de quitter la terre.



142 Mère Marie-Louise de Jésus meurt ainsi le même mois, le même jour, à la même heure et dans le même lieu que le Père de Montfort. Et c'est dans l'église paroissiale que, comme lui, elle est ensevelie.

Mais loin de s'achever avec sa vie terrestre, sa mission s'élargit au contraire à mesure que le temps passe. Les entrées ne cessent plus à Saint-Laurent et dans toutes les maisons, petites et grandes, des Filles de la Sagesse, l'élan vital donné par la formation reçue semble décuplé par la présence au ciel des deux fondateurs.



143 C'est bien toujours l'esprit du Père de Montfort et de la Mère Marie-Louise, ou pour mieux dire l'esprit de l'Évangile tel qu'ils l'ont compris pour leur mission propre, qui anime la grande Famille : c'est cet esprit qui donne à chaque Fille de la Sagesse la vocation de « servir », où que ce soit. Elle peut être enseignante, infirmière en hôpital, soignante à domicile, catéchiste, missionnaire pour apporter le message là où on ne le connaît pas encore. Pour accomplir cette vocation universelle, elle ira joyeusement où on l'enverra, car c'est sa manière de répondre au « Suis-moi » du Seigneur.



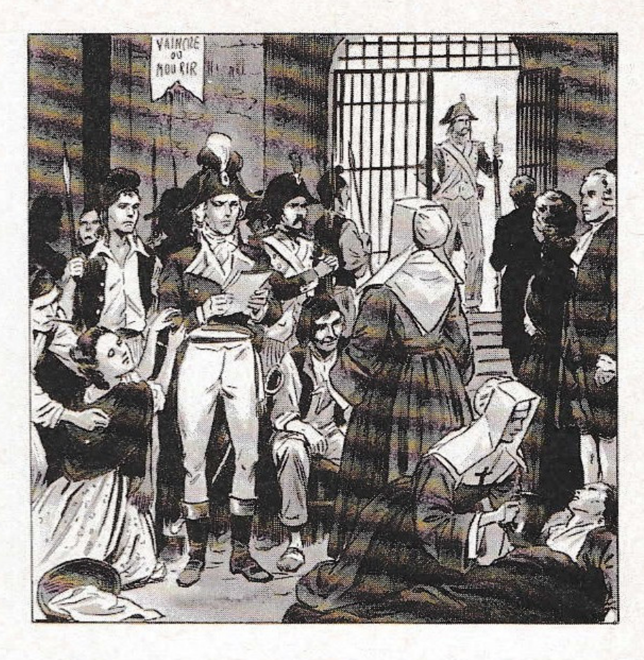
144 A l'exemple de sa fondatrice, la Fille de la Sagesse veut être fidèle — elle veut être simple et humble — elle veut aussi être bonne et rester humaine pour comprendre les besoins et les souffrances des autres. Tout cela parce qu'elle aime.

Se sachant aimée par Dieu, elle veut lui rendre amour pour amour et, par conséquent, donner de l'amour partout où elle passe, afin que les gens soient un peu plus heureux de l'avoir rencontrée. Elle compte beaucoup sur la Sainte Vierge pour en obtenir la force.



145 Marie est toujours la vraie supérieure de l'Institut. Elle est l'étoile qui l'éclaire, le modèle que tous ses membres contemplent pour essayer de le reproduire le mieux possible dans les petites comme dans les grandes circonstances.

Les secousses de la Révolution française offrirent à un bon nombre de Filles de la Sagesse l'occasion de manifester publiquement un véritable héroïsme. Plusieurs subirent le martyre et allèrent à l'échafaud en priant et chantant leur foi et leur espérance.



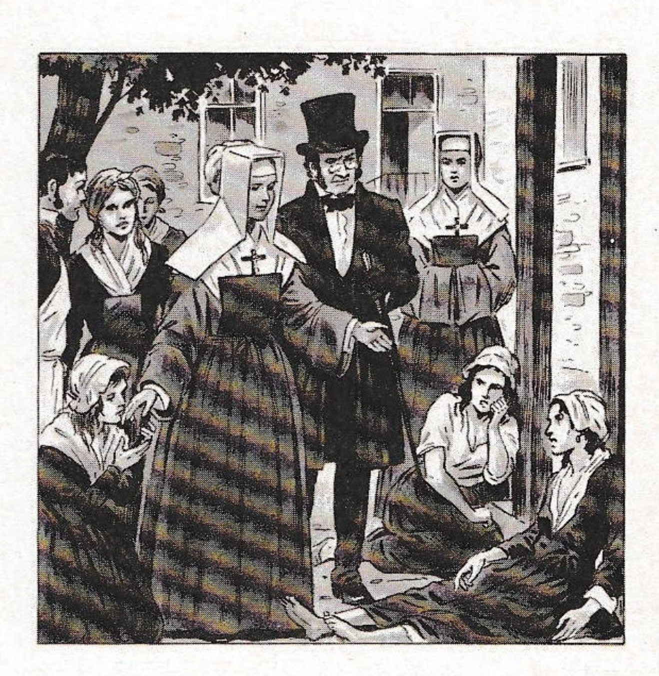
146 Beaucoup souffrirent longtemps dans d'infectes prisons et furent torturées. Les années de la Terreur mirent en lumière la grandeur d'âme de ces filles de Dieu répondant aux injures et aux mauvais traitements par les soins donnés indistinctement aux bons comme aux mauvais, aux amis comme aux bourreaux.

Que de ruines après cette grande tourmente ! Partout il fallait recommencer à zéro. Courageusement, elles s'y employèrent. De bien des lieux d'où on les avait ignominieusement chassées, on les suppliait de revenir.



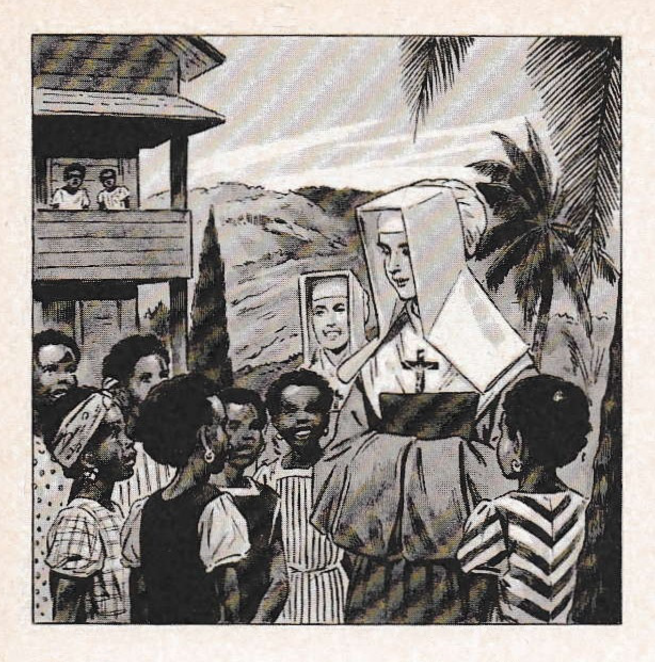
147 Sans rancune, le sourire aux lèvres et l'affection au cœur, elles reparaissent, relevant les locaux écroulés, ranimant les courages, se faisant — comme toujours — toutes à tous. A nouveau elles font la classe, elles soignent, elles témoignent par toute leur vie donnée à Dieu.

Quand on leur demandera d'assurer l'éducation de fillettes sourdes et muettes, elles se chargeront volontiers de cette tâche particulière, heureuses de libérer ainsi des âmes jusque-là emmurées par leur infirmité. Aujourd'hui encore, elles sont des spécialistes en ce domaine.



148 Dans le même esprit, elles se dévoueront auprès des prisonnières. Lorsqu'on les sollicite pour les malades mentaux, elles répondent avec le même empressement.

Au long des années, les Filles de la Sagesse ont largement débordé les régions où elles sont nées. Puis, ce sont les frontières qui se sont ouvertes devant elles : hôpitaux militaires d'Anvers, où les appela Napoléon, maisons à Mons, à Tournai, à Bruxelles. L'Europe offre déjà un champ plus vaste à leur activité.





149 Encore un peu de temps, et elles s'élanceront hardiment vers ce qu'on appelle alors « le Nouveau-Monde ». Le 17 octobre 1875, quatre Sœurs quittent Saint-Laurent pour aller s'embarquer à Bordeaux.

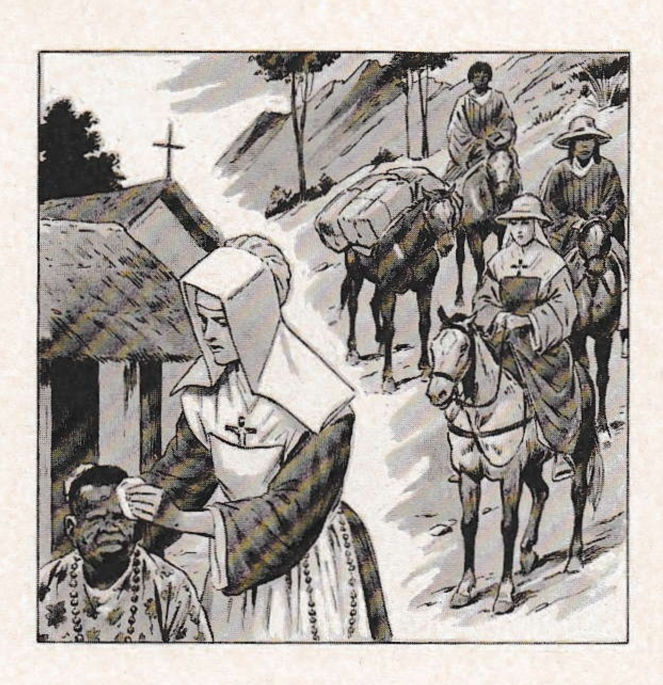
Destination : Haïti, où les Fils de Montfort, sous le nom de Compagnie de Marie (désormais officiellement le leur) sont arrivés depuis peu. Après la longue traversée, elles ouvrent des classes à Port-de-Paix. Les élèves de tous âges s'y précipitent, à tel point qu'il faut bientôt renforcer l'équipe et faire de nouvelles fondations.

150 Le Père de Montfort, dans sa jeunesse, avait désiré, comme plusieurs pionniers de son temps, partir pour le Canada. Il n'avait pu réaliser son projet, repris un peu plus tard, à nouveau sans succès, par Mme de Bouillé et Mère Marie-Louise.

L'heure est maintenant venue d'accomplir le dessein des fondateurs : à l'automne de l'année 1884, les Filles de la Sagesse débarquent sur cette terre, qui compte déjà depuis longtemps des martyrs et des saints (1).

(1) Lire entre autres, dans la même collection, la vie de Kateri Tekakwita la petite Iroquoise, et celle de la bienheureuse Marguerite Bourgeoys.





151 Les commencements de cette nouvelle mission sont extrêmement durs et rappellent, par la pauvreté et les épreuves, ceux de l'arrivée de Marie-Louise et de ses compagnes à Saint-Laurent. Les vaillantes sœurs, à l'exemple de leur Mère, considèrent cela comme un heureux signe.

De fait, la petite graine ainsi jetée en terre canadienne produira de beaux fruits. Actuellement, soit dans la province du Québec, soit en Ontario et jusque dans l'Ouest canadien, c'est par centaines que se dévouent les continuatrices de Marie-Louise Trichet.

152 Du Canada, elles passèrent tout naturellement aux États-Unis, où elles sont aujourd'hui plus de trois cents.

Après l'Amérique du Nord, celle du Sud vit à son tour arriver les robes grises. Ce fut d'abord, en 1905, la Colombie, puis l'Argentine et le Pérou.

L'Afrique aussi attirait le regard des filles du Père de Montfort et de Mère Marie-Louise. Elles y vinrent dès 1904, dans le pays qui porte aujourd'hui le nom de Malawi. A partir de 1935, c'est le Congo ex-Belge qu'elles évangélisèrent.



153 Lorsque ce beau pays connut, en 1964, les horreurs de la guerre civile et des rébellions qu'elle entraîna, deux Filles de la Sagesse y cueillirent la palme du martyre, rejoignant, à près de deux siècles de distance, leurs compagnes guillotinées pour la foi pendant la Révolution française.

D'Afrique, la grande île de Madagascar faisait signe, implorant aussi des religieuses. Elles s'y rendaient dès 1934, y organisant écoles et dispensaires comme elles le faisaient partout ailleurs.



154 Il n'est pas jusqu'à la lointaine Nouvelle-Guinée (en Océanie), qui n'ait reçu celles que, dans beaucoup de pays, on désigne sous le nom, peut-être plus facile, de « Sœurs Montfortaines ».

C'est en effet en 1961 que les Filles de la Sagesse débarquèrent chez les Papous, où elles ont actuellement plusieurs postes missionnaires, apportant leur affection et leurs soins, au nom du Christ, à ces peuples trop longtemps délaissés.



155 Les fondations, entre-temps, se multipliaient dans tous les pays où elles étaient implantées. Du Danemark à la Sicile, l'Europe se couvrait de communautés œuvrant dans les activités les plus diverses : l'Allemagne, l'Angleterre, la Belgique, l'Écosse, l'Espagne, l'Irlande, l'Italie, les Pays-Bas, la Suisse (outre la France), avaient leurs maisons, nombreuses et faisant face intelligemment à tous les problèmes posés par la marche du temps. On jugea nécessaire d'établir des noviciats hors de France, destinés à former dans leur pays même les jeunes filles qui se présentaient.

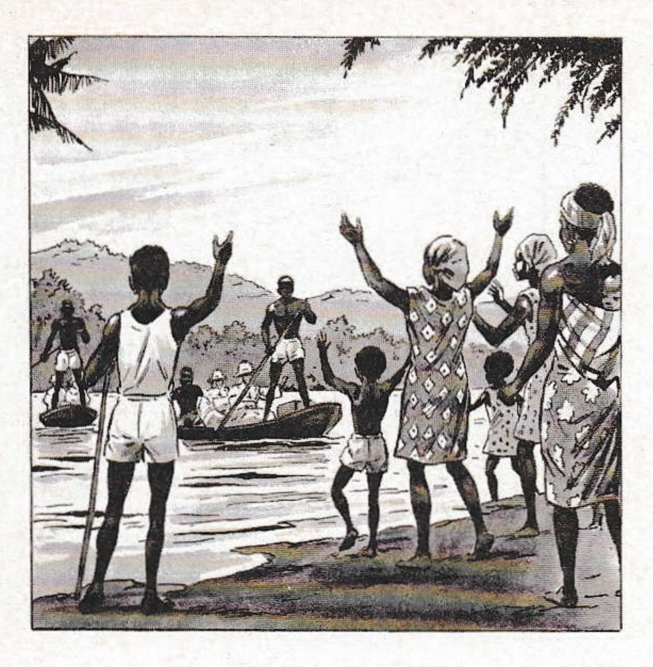


156 C'est ainsi que, en Europe, l'Angleterre, la Belgique, la Hollande et l'Italie ont désormais leurs propres noviciats.

Haïti, qui fut la première fondation au-delà de l'Atlantique, forme ses novices depuis 1937.

Au Canada, c'est dès 1904 qu'on établit un noviciat à Ottawa, tandis qu'aux États-Unis, on l'ouvrait à Litchfield en 1949.

En Amérique du Sud, la Colombie avait précédé à Choachi en 1943.





157 Le Congo (ex-Belge) possédait aussi son noviciat en 1955. Mais les événements tragiques dont nous parlions plus haut (avec le martyre de deux Sœurs), entraînèrent l'évacuation totale de ce pays par les Filles de la Sagesse.

Elles y sont courageusement retournées en 1968, à la grande joie des populations africaines, reprenant leurs divers services en ce grand pays qui s'appelle aujourd'hui le Zaïre.

La Maison généralice de la Congrégation s'est fixée à Rome, centre de toute la chrétienté.

158 De là, la Mère Générale et son Conseil suivent attentivement les développements des diverses « provinces », qui sont visitées régulièrement.

Là aussi, se tiennent les assemblées, appelées « Chapitres », permettant de maintenir l'unité dans la grande Famille Montfortaine, tout en veillant à l'adaptation indispensable selon les races et les nationalités.

Le dernier bilan des Filles de la Sagesse a été publié à la fin de l'année 1969.





159 Il fait état de 4 753 religieuses à travers le monde, dont 3 000 en Europe. Comme à ses débuts, la congrégation est polyvalente, ce qui veut dire qu'elle accepte tous les services qui se présentent : enseignement (avec des écoles de tous degrés) — catéchèse — activités médico-sociales (hôpitaux de tous genres, éducation spécialisée pour les handicapés sensoriels [sourds-muets-aveugles] ou moteurs [paralysés et autres]) — et tous modes de collaboration à la Pastorale et à la Mission (mission de l'intérieur, mission ouvrière, tiers-monde).

160 C'est assez dire que toute jeune fille qui sent en elle le désir de se consacrer à Dieu dans le service de l'humanité, en quelque branche que ce soit, y trouvera le moyen, bien adapté, de réaliser ce désir et de faire rendre ainsi à sa vie son maximum.

Elle sera formée selon ses attraits et ses aptitudes personnelles, dans cet esprit de fraternelle simplicité et de prière qui est à la base même du bel édifice élevé par saint Louis-Marie de Montfort et Mère Marie-Louise de Jésus.



161 Les Filles de la Sagesse ont allégé et simplifié leur costume — ce fameux « Habit » imposé par le Père de Montfort à Marie-Louise Trichet et qui fut pour elle l'occasion de tant de souffrance... et de mérite —. Tant par sa forme que par son poids, il ne pouvait plus convenir à la vie d'aujourd'hui. La coiffe « à pans », notamment, gênait beaucoup les religieuses qui avaient à conduire une auto, les empêchant de bien voir à droite et à gauche.

Mais elles n'ont pas renoncé au caractère « religieux » de leur tenue :



162 Une souple robe grise, sans excès d'ampleur, un léger plastron blanc dont le tissu ne nécessite plus les « amidonnages » de l'ancien temps, un voile gris sobre et de bon goût, conserve aux Filles de Mère Marie-Louise, tout en ne présentant plus aucun inconvénient pour l'accomplissement de leurs diverses activités, cette allure religieuse que, dans l'ensemble, on aime bien trouver chez celles qui se sont consacrées à Dieu.

Certes, selon le proverbe populaire, « ce n'est pas l'Habit qui fait le moine ».



163 Il peut très bien arriver que, dans un but d'évangélisation en certains milieux, les Filles de la Sagesse — comme d'autres religieuses — aient à renoncer même à cet Habit tout simple. Elles le feront alors, non pour quelque satisfaction personnelle, mais uniquement — comme tout ce qu'elles font — « pour mieux servir » la cause du Seigneur.

L'essentiel est bien, en effet, la réalité profonde du don de soi fait en toute loyauté et qui doit, par conséquent, s'accomplir dans les circonstances les plus diverses qui peuvent se présenter.



164 C'est là le vrai lien qui, à travers plus de deux cents ans, unit solidement la Fille de la Sagesse de notre époque, diplômée, spécialisée, motorisée, en un mot modernisée en vue de l'accomplissement de sa mission dans le monde actuel, à la jeune fille du XVIII[e] siècle qui, avec les moyens de son temps et dans le sillage d'un grand saint, sut fonder, guider parmi tant d'écueils et finalement mener vers les rivages du pur amour de Dieu, la frêle petite barque devenue le grand vaisseau que nous admirons aujourd'hui.

Table des matières

Retrouvez les 28 premiers tomes des Belles Histoires et Belles Vies à l'adresse internet suivante :

https://archive.org/search.php?query=belles%20histoires%20et%20belles%20vies

Site « archive.org », barre de recherche : « belles histoires et belles vies », cliquez sur le tome voulu, puis colonne de droite, cliquez sur PDF, puis téléchargez le document via la liseuse PDF.

Tous tomes Imprimatur et Nihil Obstat entre 1947 (tome 1) et 1956 (tome 28). Les Imprimatur et Nihil Obstat sont malheureusement absents des versions scannées, mais ont bel et bien été donnés. Si vous possédez le tome, vous les trouverez soit après l'avant-propos, soit à la fin du tome.